This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vol. Fr. III B. 1831

ÉTUDES LYRIQUES

NOUVELLES ODES

FUNAMBULESQUES

ŒUVRES DE THÉODORE DE BANVILLE

ÉTUDES LYRIQUES

Les Exilés.
Premières Odes Funambulesques.
Nouvelles Odes Funambulesques.
Paris et le nouveau Louvre (épuisé).
Les Cariatides (quelques exemplaires).

Ce dernier volume contient *Les Cariatides, Les Stalactites, Odelettes Le Sang de la Coupe, La Malédiction de Vénus.*

COMÉDIES

Diane au bois.
Gringoire.
La Pomme.
Les Fourberies de Nérine.
Le Beau Léandre

En préparation :

Florise.

Le Feuilleton d'Aristophane.
Le Cousin du Roi.

En collaboration avec M. Philoxène Boyer.

CONTES ET FANTAISIES

Les Parisiennes de Paris.
La Mer de Nice.
Camées Parisiens (tomes I et II).
Les pauvres Saltimbanques.

PAN
EVNAMBVLO

THÉODORE DE BANVILLE

ÉTUDES LYRIQUES

NOUVELLES ODES FUNAMBULESQUES

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
PASSAGE CHOISEUL, 47

M. DCCC. LXIX

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 7 APR 1962
OF OXFORD
LIBRARY

A Pierre Véron

ous le savez, mon cher ami, j'avais composé tout jeune encore, pour quelques poëtes et pour moi, les premières esquisses, plus tard augmentées, dont le caprice d'un ami, d'un éditeur-artiste, Poulet-Malassis, a fait les *Odes Funambulesques*. Mais, le livre une fois publié, j'avais bien résolu d'en rester là. Content d'avoir fait pressentir le parti immense que la langue française pourrait tirer de l'élément bouffon uni à l'élément lyrique, je voulais me borner à l'avoir indiqué, laissant à un héritier d'Aristophane et du grand Heine (s'il en doit venir) la gloire de réaliser ce que j'avais seulement osé entrevoir.

Mais qui de nous fait jamais ce qu'il s'est proposé de faire? Une première fois, j'ai manqué à la parole que je m'étais donnée, en écrivant, à la prière

de mon cher ami Gustave Bourdin, pour le *Figaro* hebdomadaire, quelques-unes des odes qui composent ce volume, et je me disais à part moi : « Je ne ferai pas un pas de plus ! » Cependant vous m'avez demandé et je n'oublierai jamais avec quelle grâce, de continuer pour vous les *Odes Funambulesques*, à un âge, hélas ! où l'on a désappris le sourire. Vous me disiez avec raison que nos orateurs et nos dandies de 1867, habillés par Bonne et coiffés en coup de vent, ne le cèdent en rien, comme comique, à leurs aînés de 1849 : et moi, comment aurais-je refusé de donner à mes Croquis la consécration de ce *Charivari* étincelant de verve satirique et bouffonne, qui est leur patrie naturelle ?

S'il m'était permis de reprendre pour un jour le luth écarlate sur lequel fredonna si follement en rimes d'or ma première jeunesse, n'était-ce pas dans ce journal, où vous faites chaque jour et sans compter, vous et vos collaborateurs, une si prodigieuse dépense d'esprit, menant à bout, comme en vous jouant, une tâche effroyable, et où les Daumier, les Gavarni, les Grandville, les Cham, les Henri Monnier ont écrit page par page un commentaire indestructible de la Comédie Politique et de la Comédie Humaine ?

Du moins j'aurais dû laisser dans le journal ces feuillets écrits à la hâte, et ne pas leur imposer la redoutable épreuve du livre. Mais voici maintenant mon cher éditeur Alphonse Lemerre qui en décide autrement, et qui dit avec raison que je lui appartiens,

Forcé de laisser réimprimer nos Odes (et en italique!) je ne vois qu'un moyen d'obtenir pour elles l'indulgence du public : c'est, mon cher ami, de vous les dédier, chose si juste d'ailleurs, puisqu'elles ont été écrites pour vous et qu'elles sont à vous. Les lecteurs ont si accoutumé d'associer à votre nom l'idée de succès que mon livre profitera peut-être ainsi de leur habitude prise : c'est du moins l'espoir dont se berce assez étourdiment votre collaborateur et ami dévoué

THÉODORE DE BANVILLE.

Paris, le 10 avril 1869.

Ne faut-il pas avoir tout connu pour créer le rire & la joie qui tiennent à tout ?

H. DE BALZAC, *Splendeurs & misères des Courtisanes.*

NOUVELLES ODES

FUNAMBULESQUES

La Lyre dans les bois

Petit prologue pour une symphonie

I

LE MUSICIEN, *fils des dieux,*
Eſt maître abſolu de notre âme,
Et dans l'Infini radieux
Il l'emporte en ſon vol de flamme.

Il eſt le maître, il eſt le roi,
Sans fuſils ni canons de cuivre,
Sans batailles pâles d'effroi ;
Dès qu'il ordonne, il faut le ſuivre.

Donc, — il le veut, — partons, fuyons,
Quittons pour ſes apothéoſes
Cette fête où dans les rayons
Reſplendiſſent les lèvres roſes ;

Cette fête aux aſpects charmants
Où parmi les flammes fleuries
Brillent les éblouiſſements
Des femmes & des pierreries.

Il va, le chanteur inſpiré :
Suivons-le d'un vol énergique
Au loin, ſous le ciel azuré,
Dans la grande forêt magique ;

Au bois, où ſe mêlent encor
Sous les ombres ſilencieuſes
Le divin Rire aux notes d'or
Et les larmes délicieuſes ;

Où du ſein des antres profonds
Les oiſeaux donnent la réplique
A des virtuoſes bouffons
Jouant un air mélancolique.

Là, comme un ſeigneur eſpagnol,
Tandis que Vénus étincelle,
Le mélodieux roſſignol
Se plaint d'amour à la crécelle,

Puis, dans un triſte adagio,
La trompette gémit & pleure
Sur notre époque d'agio
Que jamais un rêve n'effleure!

Caille, coucou, dans le verger
Tout s'évertue & bat des ailes;
Et celle qui d'un pied léger
Bondit ſur les herbes nouvelles,

La Danse, folle du tambour,
Briſant le lien qui la ſangle,
Bondit, haletante d'amour,
Et s'envole avec le triangle!

II

Voix, parlez aux rameaux flottants;
Muſique, enchante la ravine!
Tenez, meſdames, de tout temps
Ce fut de même, j'imagine,

Sur l'herbe & dans les noirs ravins
Et parmi la feuillée obſcure,
Un échange de chants divins
Entre la Lyre & la Nature!

Au temps où les bêtes pleuraient,
Dans la ſainte nature fée
Les lions ſoumis adoraient
Un chanteur qu'on nommait Orphée.

Car (dans mon rêve je le vois
Éveillant les antres ſonores,)
Il avait dans ſa grande voix
L'éblouiſſement des aurores,

La profondeur des cieux, le ſon
Qui monte des ſphères ſacrées,
L'horreur des bois et le friſſon
Des étoiles enamourées.

A l'Opéra l'on eût fifflé,
Mais les panthères & la lice,
N'ayant pas ſur elles de clé,
N'y cherchaient pas tant de malice,

Et les tigres dans les déſerts
Dédaignaient la façon banale
De bâiller à tous les beaux airs, —
N'ayant pas de loge infernale.

Dans l'ombre des rochers épars
Ou groupés ſous un noir mélèze,
Les onces & les léopards
Tout bonnement ſe pâmaient d'aiſe ;

En ces temps naïfs, aucun d'eux
N'avait peur de paraître bête,
Et de leurs bons mufles hideux
Ils léchaient les pieds du poëte.

III

Oh! s'envoler comme Ariel!
Quitter la terre avec délire,
Prêter l'oreille aux voix du ciel
Et ne pas dédaigner la Lyre!

Pauvres gens, — qui nous enivrons
D'entendre une horrible Victoire
Mugir avec les noirs clairons, —
Ce ſerait notre ſeule gloire!

Dans ce cas-là, ſi nous voulions,
Nous aurions peut-être, je penſe,
Autant d'eſprit que les lions :
Ce ſerait notre récompenſe.

Rappelez-vous ce mot vanté
De Shakſpere, qui diviniſe
Le doux clair de lune enchanté :
C'eſt dans LE MARCHAND DE VENISE.

Lorenzo, qui ſur tous les tons
Peignait ſon amour jeune & folle,
Dit à ſa maîtreſſe : « Écoutons
La muſique, » ô ſainte parole!

Et voici que les deux amants
Écoutent dans la nuit ſans voiles
Les purs concerts des inſtruments
Se mêler au chant des étoiles.

Oh! puiſque le muſicien,
Nous emportant dans l'harmonie,
Nous prend, libres de tout lien,
Sur les ailes de ſon génie;

Puisque, nous enivrant d'accords,
Nous pouvons avec un ſourire
Entendre la harpe & les cors,
Comme les amants de Shakſpere,

Faiſons comme eux : envolons-nous
Au delà du monde phyſique,
Et, comme dit en mots ſi doux
Le maître, « Écoutons la muſique! »

Mai 1867.

La Pauvreté de Rothſchild

L'autre jour, attendant vainement de l'argent
Qui me vient du Hanovre,
Je pleurais de pitié dans la rue, en ſongeant
Combien Rothſchild eſt pauvre.

J'étais ſans ſou ni maille, appuyé contre un fût,
Ainſi que Béliſaire;
Mais, ce que je plaignis amèrement, ce fut
Rothſchild & ſa miſère.

Oh! disais-je, le temps c'eſt de l'argent. Eh bien!
Sans que l'heure me preſſe,
Je puis chanter ſelon le mode lesbien,
Ne pas lire LA PRESSE,

Me tenir au ſoleil chaud comme un œuf couvé,
Et, bayant aux corneilles,
Me dire que Laya, Ponſard & Legouvé
Ne ſont pas des Corneilles;

Je puis voir en troupeaux, menant dès le matin
Les Amours à leurs trouſſes,
Des drôleſſes de lys, de pourpre & de ſatin,
Brunes, blondes & rouſſes;

Je puis faire des vers pour nos derniers neveux,
Et, ſans qu'il y paraiſſe,
Baiſer pendant trois jours de ſuite, ſi je veux,
Le front de la Pareſſe!

Et Paris eſt à moi, Paris entier, depuis
Le café que tient Riche
Juſqu'au théâtre où ſont Alphonſine & Dupuis;
C'eſt pourquoi je ſuis riche!

Mais lui, Rothſchild, hélas! n'entendant aucun ſon,
Ne faiſant pas de cendre,
Il travaille toujours & ne voit rien que ſon
Bureau de paliſſandre.

Lorſque par les chevaux de flamme à l'Orient
Cent portes ſont ouvertes,
Et que, plein de chanſons, je m'éveille en riant,
Il met ſes manches vertes.

Tandis que pour chanter les Chloris je choiſis
Ma cithare ou mon fifre,
Lui, forçat du travail, privé de tous lazzis,
Il met chiffre ſur chiffre.

Il fait le compte, ô ciel! de ſes deux milliards,
Cette ſomme en démence,
Et, ſi le malheureux s'eſt trompé de deux liards,
Il faut qu'il recommence!

O Monſelet! tandis que bravant l'Achéron,
Chez Bignon tu t'empiffres,
Le caiſſier de Rothſchild dit : « Monſieur le baron!
Il faut faire des chiffres. »

Oh! que Rothſchild eſt pauvre! Il n'a pas vu Lagny;
Il n'a jamais de joie.
Le riche eſt ce poëte appelé Glatigny,
Le riche c'eſt Montjoye.

O Muſe! que Rothſchild eſt pauvre! Aux bois, l'été,
Jamais le ſoleil jaune
Ne l'a vu. C'eſt pourquoi je ſuis ſouvent tenté
De lui faire l'aumône.

Juillet 1863.

Courbet, seconde manière

Réaliſme, oripeau démodé, vieille enſeigne,
Tu n'as plus ce héros qui te rafiſtolait.
Il faut te dire adieu, quoique mon cœur en ſaigne :
Courbet ne tire plus de coups de piſtolet.

Il eſt ſage à préſent : c'en eſt fait des caprices
Étranges & bouffons que ce réaliſte eut.
Succès ! il était temps enfin que tu le priſſes,
Et je vois devant lui ſe dreſſer l'Inſtitut.

C'en eſt fait des lutteurs dont la chair était bleue,
Des nez extravagants, des yeux à demi ronds !
Courbet transfiguré ne coupe plus la queue
De ſes chiens. Il n'eſt plus qu'admirable. Admirons

Ses tableaux, attaqués avec un zèle habile,
Qu'on ne voyait jadis que dans Ornans, ornant
Les ſalons bourgeois, ont enfin uſé la bile
Des vingt critiques d'art, qui vont le flagornant!

Au temple de la Gloire il vient, un dieu le porte'
Gautier devant ſes pas s'incline, & Pelloquet
Rayonnant & penſif lui dit : « Voici la porte, »
Et Saint-Victor s'apprête à tourner le loquet.

C'eſt juſtice, & Courbet s'en va dans la verdure,
Ivre de l'air ſalubre & du chant des bouvreuils.
Il a violemment épouſé la Nature
Au fond d'un bois, dans la remiſe des chevreuils.

Printemps luxurieux dont Avril fait la couche,
O printemps verdoyant, c'eſt toi qui les ombras
Les rochers où dormait cette Reine farouche :
Courbet ſans dire un mot l'empoigna dans ſes bras.

C'eſt en vain qu'éveillée en ſurſaut, cette Nymphe
Cacha de ſes deux mains ſon corps puiſſant & doux
Où le ſang eſt bien plus abondant que la lymphe,
Et lui cria : « Monſieur, pour qui me prenez-vous? »

Car le maître d'Ornans l'emporta dans ſon aire,
Et, fougueux, lui ferma la bouche ardente avec
Un baiſer appuyé comme un coup de tonnerre,
En lui diſant tout bas : « Va te plaindre à l'art grec! »

Voilà comment les gens qui ne ſont pas timides
Savent mener à bien leurs affaires de cœur.
Or la Nymphe en rouvrant ſes yeux d'amour humides,
Dit au payſagiſte heureux : « O mon vainqueur!

O mon roi! tu m'as fait une cour un peu vive,
Mais j'aime la franchiſe, & je ne t'en veux plus!
Prends mes ruiſſeaux dormant ſous la grotte penſive,
Prends tout! prends mes rochers & mes bois chevelus! »

C'eſt ainſi que le maître a fait ce payſage
Où, ſous la frondaiſon murmurante des bois
Dont la maſſe frémit dans l'air comme un viſage,
Friſſonne ce ruiſſeau, ſi vivant que j'y bois!

Et puiſque ſa peinture eſt vraiment ſi bien miſe
Dans ce chef-d'œuvre clair, ouvré comme un bijou,
Ma foi! pardonnons-lui ſa femme ſans chemiſe,
Dont les cheveux ſont faits de copeaux d'acajou!

Car ce puiſſant génie ailé qui ſe déploie
En liberté, parfois a ſes licences, mais
Se trompe encore avec une robuſte joie,
Et ceux qui ne ſont rien ne ſe trompent jamais !

Mai 1866.

Molière chez Sardou

L'autre matin, Sardou, ſi fort pour aſſortir
Le faux au véritable,
Convoqua les eſprits frappeurs, & fit ſortir
Molière d'une table.

« Oh! lui dit-il, eſprit qui fuyais le roman!
Tes prunelles hardies
Voient Paris, tel qu'il a grandi : compoſe-m'en
De bonnes comédies.

Regarde. L'Inſtitut, qui s'eſt toujours montré
Si bon fonctionnaire,
Se repoſe, & Littré qu'il ne croit pas lettré,
Fait ſon dictionnaire.

Sur Dieu même, un trouveur d'amuſettes, Renan,
Oſe épancher ſa bile,
Et parmi les diſeurs de rien, certes, je n'en
Sais pas de plus habile.

About refait Balzac, — audace à la Danton
Que la critique appuie, —
Mais Balzac tout meurtri dit : « J'étouffe dans ton
Fourreau de parapluie! »

Crockett mord des lions & leur mange les dents :
Mais, pour charmer la ville
Aux dépens de Crockett, Hermann prend un ours, dans
Les cartons de Clairville.

Melpomène, laiſſant au claſſique lambin
Ses tremblantes Électres,
A donné déformais ſa pratique à Robin,
Qui la fournit de ſpectres.

Les hommes, ces menteurs, ſont redevenus francs,
Et, ſans nul ſtratagème,
Diſent à leur idole : « O pièce de cinq francs,
C'eſt toi ſeule que j'aime! »

S'ils veulent que Cypris leur ouvre ſon verger,
Les gandins à barbiches
Achètent des cailloux comme en a Duverger,
Et les offrent aux biches.

Et l'Amour chante en vain ſes plus vifs allégros
S'il ne met pour agrafe
Aux robes de ſa belle, un diamant plus gros
Qu'un bouchon de carafe.

Le Soleil, dieu jadis, eſt devenu goujat;
Il vend, il ſophiſtique.
Chez Diſdéri, chez Franck, chez Petit, chez Carjat
Il s'eſt fait domeſtique.

Il peint le ſous-préfet, le ſultan, l'hoſpodar,
Les nègres, les Valaques!
Même il cire au beſoin les bottes de Nadar
Et lui lèche ſes plaques.

Vois à quel ſiècle étrange, adorable & malin
About & moi, nous plûmes!
Admire ces paſſants, mon ami Poquelin,
Et prête-moi tes plumes! »

Ainſi parla Sardou. Molière interpellé
Dit d'un ton lamentable :
« Si c'eſt pour voir cela que tu m'as appelé,
J'étais mieux dans la table.

J'ai mis dans mes tableaux tout ce qui vit de pain,
Éliante modeſte,
L'Avare & le Jaloux & Tartuffe & Scapin
Et le sublime Alceſte ;

Et même Célimène aux dangereux appas
Et le Roi notre ſire,
Mais Fagotin m'aſſomme, & je ne montre pas
Les figures de cire ! »

Juillet 1863.

Paris nouveau

J'aime Paris nouveau tel qu'on l'a fait, tantôt
Charmant à voir, tantôt laid comme un Hottentot,
Où pour que le ciel s'affombriſſe
Il faut que tout un mois Fiocre ne danſe pas!
Je l'aime, ce Paris qui règle ſes repas
Sur les menus du baron Briſſe;

Paris, fier, vertueux, ivre, céleſte, impur!
Qui conſtruit des Babels à décrocher l'azur
Ou s'en va les mains dans ſes poches;
Paris bouffon, railleur & parodiſte, où Cham
Fantaſque fait ſur un idéal macadam
Grouiller un peuple de fantoches;

Paris triſte à mourir & gai comme un pinſon,
Où Rocambole dans l'atelier de Ponſon
Naît, pour être lu même à Tarbe;
Le Paris de Schneider, le Paris de Silly,
Le Paris de monſieur Barbey d'Aurevilly,
Le Paris de La Femme a barbe!

J'aime à voir, dans ſes bals exempts de tout poncif,
Où, bondiſſant juſqu'à l'œil du flâneur penſif,
L'eſſaim des Danſes incongrues
De l'Ordre en caſque d'or excite le courroux,
Des belles aux cheveux jaunes, roſes & roux
S'abattre comme un vol de grues!

J'aime à voir parader & bavarder au bois,
Où leurs voix grêles ont la douceur du hautbois,
L'eſcadron des biches qui fichent
Avec des clous, dans leurs cheveux ces lourds chignons
Crêpés, devant leſquels à tort nous rechignons,
Et dans leſquels les oiſeaux nichent!

J'aime la comédie ornée avec des airs
Nouveaux, dont rugiraient les lions des déſerts.
Elle va bien. Priez pour elle!
Comme une autre, elle peut dire: « J'ai mon talent
Et j'en vis bien, » car ſon talent c'eſt Montaland,
Et c'eſt Maſſin & c'eſt Paurelle!

Je t'adore, Féerie, art nouveau, révélé
D'hier! je t'aime, orage inepte, échevelé
Sur la grammaire que tu cingles,
Et j'aime auſſi l'horrible & fabuleux ſerpent
De cette apothéoſe où Marc Fournier nous pend
De groſſes femmes ſur des tringles.

Et pour me réjouir, ce que j'aime encor, c'eſt
Ce critique fourbu, meurtri par le corſet
De ſa phraſe, — qui prend pour règle
De bondir ſur la corde où triompha Saqui,
Et qui, folâtre, fait taille de guêpe, & qui
N'a rien de l'aigle, — qu'un nez d'aigle.

Chez nous, pour éreinter les gens, même aujourd'hui,
D'ordinaire on ne prend pas de manchettes. Lui,
C'eſt autre choſe. Sur la laine
De ſon habit, il met des manchettes de poids,
Plates, hautes d'un mètre, & ſi blanches d'empois
Qu'on les croirait en porcelaine!

O triſte accident! comme il lui faut un joujou
Chaque jour, il avait décroché d'un vieux clou
Son grand ſabre, qu'en mainte fête
Il avala jadis avec art, on le ſait :
Mais en le brandiſſant d'un geſte gauche, il s'eſt
Par mégarde — coupé la tête!

Cette tête eſt coupée à préſent, mais Veuillot
L'entend pſalmodier encor d'un ton vieillot
Quelques critiques aſſaſſines;
Même on la montre, pour en tirer un gain ſûr,
Chez Talrich, modeleur, près de chez Nadar, ſur
Le boulevard des Capucines.

Ce chef, comme autrefois orné de brandebourgs,
Farouche, & plus bruyant qu'un Childebrand des bourgs
Et plus triſte qu'un Samoïède
Ou qu'un ténor de force ayant raté le MI,
Dit que Charles-Neuf dans la Saint-Barthélemy,
N'eut que le tort d'être un peu tiède!

C'eſt ainſi que Paris a toujours du nouveau!
Car il ſait en tirer de ſon vaſte cerveau
Bien plus que ne fait Carcaſſonne.
Pour te renſeigner, prends les journaux à deux ſous,
Lecteur, &, ſans pâlir, enivre-toi d'eux, ſous
Tes longs rideaux, quand minuit ſonne.

Oui, du nouveau! Tantôt c'eſt un ſac d'or princier
Qui chante & qui folâtre aux mains de Leteſſier
Plus roſe qu'une coccinelle;
Tantôt c'eſt le fameux ſorcier monſieur Ledos,
(Prix net: un louis,) qui nous voit avec le dos
Comme un autre avec la prunelle.

Paris ſera toujours Paris, & rien n'a lui
Qu'à ſon ſoleil! Ce n'eſt pas un autre, c'eſt lui
Qui de tout temps a ſacré celle
Pour qui tous les gandins mettent leur poche à ſec,
Et c'eſt lui de tout temps qui fait du bruit avec
Sa caſtagnette & ſa crécelle.

Paris, où le moët arroſe les homards,
Pourra, lorſque luiront les jours du Champ-de-Mars
Plaire au Patagon comme au Kurde,
Même s'il paſſe un peu les bornes que je mets
Aux farces; car il eſt bon d'être étrange, mais
Il eſt bien plus doux d'être abſurde!

Novembre 1866.

Soyons carrés

Rien ne change ici-bas. O mon cœur, c'eſt la règle!
Guignol eſt à Lyon,
Non ailleurs; le hibou ne peut devenir aigle,
Ni le renard, lion.

Ne cherchons pas au bal Mabille Terpſichore
Ni Phébus au Congo! —
QUE CELUI QUI FAISAIT LE MAL LE FASSE ENCORE!
Dit un vers de Hugo :

Il a raiſon. — Toujours le vice indélébile
S'attache à notre flanc,
Toujours le bilieux ſouffrira de la bile,
Et le ſanguin, du ſang.

Toujours Polichinelle arbore ſur ſa trogne
La pourpre, comme un dieu,
Et le cygne eſt toujours blanc & toujours l'ivrogne
Retourne à ſon vin bleu,

Sans que, ſous le ſoleil qui fait grandir la vigne,
Rien l'en puiſſe empêcher,
Et toujours on verra le pêcheur à la ligne
— A la ligne pêcher.

Donc puiſque notre ſiècle, ayant peur qu'il s'aigriſſe,
Mélange avec le ſel
Attique, le bon ſens farouche de Jocriſſe
Et de Cadet-Rouſſel,

Puiſqu'il a pris chez lui la folie en ſevrage,
(Si j'en crois L'UNION,)
Que ce ſiècle fantaſque ait au moins le courage
De ſon opinion!

O Véſuve, toujours tu grondes & tu fumes,
Comme un feu de Barnett!
Ainſi que toi, ſoyons toujours ce que nous fûmes.
Au moins ce ſera net!

Que le Parifien, docile comme un nègre
Que le dur colon bat,
Quand Théréfa lui femble une médecine aigre,
Avale Colombat!

Que Sarcey, — fi diftrait! — prenne madame Doche
Pour la comteffe Dafh,
Et qu'il écrive, ainfi que le ferait Clodoche,
GAUTHIER, — *avec un H!*

Que Dumas, dédaignant de rendre la parole
Aux héros qu'il a peints,
Se penche avec amour fur une cafferole,
Et faute des lapins!

Que l'actrice en renom, qui fur fa gorge plaque
Cent mille diamants,
Méprife les bravos fincères de la claque,
Les bouquets, les amants,

Et, fe couvrant d'un fac, trouve le paliffandre
Comme l'acajou vain,
Quand fon fuccès d'hier s'eft vu réduit en cendre
Par le cruel Jouvin!

Qu'à la Bourſe le miel ſuave de l'Hymette
Soit au plus bas coté,
Et que le mois prochain, monſieur de Rothſchild mette
De l'argent de côté!

Que l'eſſor du progrès plaiſe à monſieur Prudhomme!
Tandis qu'Alphonſe Karr
Déteſte Paris, plus que ne déteſtait Rome
L'héritier d'Amilcar!

Que, ſavant à conter les malheurs de l'Autriche,
Le journal de Vitu
Savoure le ſuccès nouveau qui le fait riche,
Et qu'il a ſi vite eu!

Que Durantin, cruel pour les muſes épriſes
De leur laurier ſi vil,
Faſſe avec un faux nez de bonnes pièces, — priſes
Dans le Code civil!

Que Ponſon du Terrail ſous la muraille raille,
Et que, dans ſon ſérail,
L'amante braille, avec un grand bruit de ferraille,
Par chaque ſoupirail!

Que Legouvé, ſublime et fier, lime ſa rime !
Que ſans nul intérim,
Le bon PETIT JOURNAL, *toujours minime, imprime*
Quelque frime de Trimm !

Qu'un célèbre docteur, — nommé ſouvent : mon ange !
Vive entouré d'acteurs
Et d'actrices auſſi. Que Villemeſſant change
Parfois de rédacteurs !

Qu'au bal, Fille-de-l'Air, en plus d'une rencontre,
Sans immoralité
Élève juſqu'aux cieux toute ſa jambe, & montre
Sa grande agilité !

Que dans ſon vieux logis, qu'un ſoir nous effondrâmes
Avec Tragaldabas,
Marc Fournier mette un peu de ballets dans les drames
Pour remplacer RUY-BLAS !

La Féerie a vaincu, — pas d'argent, pas de ſuiſſes ; —
Et ce plaiſir des dieux
Si fort priſé, conſiſte à voir quatre cents cuiſſes.
C'eſt abſurde. Tant mieux.

C'eſt bien. Ne troublons pas l'eſcadron des Chimères,
Quoi que vous en diſiez.
Soyons calmes. Laiſſons les enfants à leurs mères,
Les roſes aux roſiers,

Et ne dérangeons rien, ni Paris qui s'admire,
Ni Fanfan Benoiton,
Ni les négociants qui font du cachemire
En bourre de coton ;

Ni, dans la majeſté de leur gloire apparente,
Ces Lilliputiens
Aux poſes de Titans, qu'on nomme les Quarante
Académiciens ;

Ni les vieux feuilletons pouſſifs, ni l'art infirme,
Ni l'amour triſte & laid :
Car, ainſi que monſieur de Voltaire l'affirme,
Tout eſt bien comme il eſt !

Août 1866.

A la Biche empaillée

Qui figurait à la Porte Saint-Martin

dans

LA BICHE AU BOIS

Depuis que, renonçant à vivre,
La Féerie eſt ſans picotin,
Et que l'on a, comme un sot livre,
Fermé la Porte-Saint-Martin,

On plaignit, lorſque vous partîtes,
Biches & divertiſſement,
Les choſes grandes & petites
Qu'abrita ce vieux monument,

Les beaux trucs, les portions nues
De mademoiſelle Delval,
Frédérick marchant dans les nues
Et le souvenir de Dorval, —

O théâtre que je harangue! —
Et les auteurs, que tu n'avais
Invités qu'à tirer la langue
Devant les danſes de navets!

Si la franchiſe me décore,
Puis je, ſans faire four, nier
Qu'à Paris on plaignit encore
La défaite de Marc Fournier?

On dit, et partout vous le lûtes :
« Celui que la détreſſe prit
Si vite, après vingt ans de luttes,
Fut toujours un homme d'eſprit.

Peut-être qu'il perdit la tête
Au ſon de la flûte & des cors ;
Mais quoi! c'eſt la muſe qu'il tette.
Il valait mieux que ſes décors.

Il ignorait ce fait immonde
Qu'ici bas cinq & cinq font dix. »
Et c'eſt ainſi que tout le monde
Eut ſa part au De Profundis.

Toi ſeule, qui, toujours raillée,
Figurais dans la BICHE AU BOIS,
Pauvre BICHE, *ſeule empaillée*
Parmi tout ce monde aux abois!

Tu pars ſans qu'un mot te conſole,
BICHE, *qui ſans doute à préſent*
Figures ſur une conſole
Dans le Marais, triſte préſent

Offert par le tremblant concierge
De ce théâtre où tu perchas,
A quelque antique & douce vierge
Immobile entre ſes deux chats!

Nul ne t'a célébrée, ô BICHE
Qui, pendant deux mille ſoirs, fis
Beaucoup plus d'argent que Labiche!
BICHE *inſenſible à nos défis!*

BICHE *plus ſimple que les ânes!*
Qui, pour t'exempter de tout ſoin,
Comme beaucoup de courtiſanes
Au lieu de cœur avais du ſoin!

BICHE ! *en tes yeux d'Iphigénie*
Tes auteurs, qu'un succès absout,
Mettaient l'éclair de leur génie :
En d'autres termes, — rien du tout.

Autour de toi, vingt-huit danseuses,
Passant & sautant deux à deux,
Agitaient leurs jambes osseuses
Ou faisaient voir des monts hideux.

Et, triste gloire de ces bouges,
Des bocaux montraient, sans haillon,
Au lieu de poissons, des dos rouges
Parmi quelques flots de paillon !

Tout cela pour te faire fête,
Pour justifier ton emploi,
BICHE ! *& maintenant, pauvre bête,*
Il n'est plus question de toi.

Eh bien, non ! si ce temps bégueule
T'oublie, il ne sera pas dit
Qu'ainsi tu disparaîtras seule
Dans le bruit qui nous assourdit !

C'est pourquoi je t'offre cette ode,
O BICHE *de la* BICHE AU BOIS
Qu'un flot de pouſſière corrode
Sur une planchette de bois!

Exempte de remords & d'ire,
BICHE *que nul ne doit plus voir,*
Moiſis en paix! car tu peux dire :
« J'ai fait du mal ſans le ſavoir,

Et l'on m'empêchait d'être immonde,
Hélas! rien qu'en m'épouſſetant. »
Combien de biches dans le monde
Ne pourraient pas en dire autant!

Juin 1868.

A Vol d'Oiseau

La Landelle & Nadar ſont partis en ballon
Par la température
Qu'il fait, & cependant, ſans eux ici-bas l'on
Pond ſa littérature.

Oh! de l'azur, où mille aſtres exorbitants
Te ſervent de chandelle,
Comment vois-tu ce globe écrasé d'habitants?
Dis-le, bon La Landelle.

La Landelle répond : « L'aigle fier & moi, nous
Avons changé de rôle.
Vu de ſi haut, — car j'ai des ſoleils aux genoux! —
Dieu! que Paris eſt drôle!

Je le croyais peuplé de méchants, de railleurs
Et de ſots que vont traire
Les biches ; à préſent qu'un dieu me tire ailleurs,
J'y vois tout le contraire.

Sardou, qui veut grandir en un calme repos,
Envoie à la barrière
Des Ternes, un ſonnet aimable; avec deux pots
De lauriers, chez Barrière.

Monſieur de Pontmartin, dont juſqu'ici le cas
Fait pourtant qu'on l'évite,
Paſſe pour la douceur Hippolyte Lucas,
Cet innocent lévite.

Monſelet, — je ne ſais pourquoi l'on en jaſait! —
Boit de l'eau pure, & jeûne.
Tiens, Paul de Kock enfant joue avec Déjazet.
Laferrière eſt bien jeune!

Vilemeſſant s'amende. Il dit à Guillemot :
Sachez que je vous garde
Trente ans, & quand je dis trente ans, c'eſt au bas mot ;
Le reſte vous regarde.

Samſon eſt décoré. Dès que l'aurore naît,
D'une voix familière
Il chante : Je m'étais trompé d'abord ; ce n'eſt
Pas moi qui ſuis Molière.

Campanule ou muguet, la ſimple fleur des champs
Pare Mademoiſelle
Duverger, — & Schneider met — abandons touchants!
Des bas de filoſelle.

Le nouveau nom de Mars eſt Albine de l'Eſt :
Déjà Fargueil l'imite.
Veuillot pardonne! & dans un bois, monſieur Erneſt
Renan s'eſt fait ermite.

Dieux! Meyerbeer-Pompée & Roſſini-Céſar
Ont jeté leurs défroques
De haines, & ſe ſont légué tous leurs biens, par
Teſtaments réciproques!

Voilà qui va des mieux. Riez, faites les fous!
Paris n'eſt plus fournaiſe
Guerre & tumulte. Amis, je ſuis content de vous
Et Nadar eſt bien aiſe. »

— Si c'eſt ce que tu vois du haut de ton ballon,
Encore un élan d'aile!
Monte encore plus haut! donne un coup de talon!
Monte, bon La Landelle!

Si tu redeſcendais au pays où Dormeuil
Et Cogniard ont leurs toiles,
Tu dirais : Je me ſuis fourré le doigt dans l'œil. —
Reſte dans les étoiles!

Décembre 1864.

Le Thiers-parti

Muſe, enflons notre voix pour un chant relatif
Aux cités. Suis la verte Seine
Et gravis l'eſcalier du Corps Légiſlatif,
Où nous tranſportons notre ſcène.

Comme notre œil, après le ſoleil d'un beau jour,
Admire encore un clair de lune,
L'autre mois, fier & pâle avec ſon nez d'autour,
J'ai revu Thiers à la tribune.

Oh! même en ce temps-ci, qu'il me ſemble étonnant!
Comme il était ſuperbe & comme
Il avait des façons de Jupiter-Tonnant,
D'Henri Monnier & de Prudhomme!

Sa lèvre, dont l'accent eſt reſté ferme & ſûr,
Découpait, en faveur du pape,
Des variations, comme l'on en fait ſur
Les fameux pianos de Pape.

Il diſait : « Réclamons ce qui nous eſt dû chez
Nos voiſins, envoyons la note!
Lacérons l'Italie en un tas de duchés;
A quoi bon garder cette botte?

Chacun des ducs prendra ſon lopin, comme il ſied,
Afin qu'ils gardent leur preſtige;
Celui-ci le talon, d'autres le coude-pied
Et les plus grands auront la tige! »

Or, comme Thiers parlait ainſi, faisant les parts
De la proie ample & coloſſale,
Un grand fantôme triſte aux beaux cheveux épars
Entra tout à coup dans la ſalle.

C'était la Liberté. La déeſſe aux yeux clairs
Et profonds comme l'eau d'un golfe,
Marcha ſur l'orateur environné d'éclairs,
Et dit ces mots : « Eh bien Adolphe? »

Alors, viſiblement offenſé, monſieur Thiers
Répondit à cette déeſſe :
« Ne me compromets pas ainſi devant des tiers!
Tu fus, il eſt vrai, ma maîtreſſe ;

Mais ces jours ne ſont plus. Quand je t'ai fait préſent
De mon amitié, j'étais jeune ;
J'avais bon appétit alors, mais à préſent
Je fais comme Veuillot : je jeûne!

Nos délires étaient un imbécile abus,
Mais rien n'eſt irrémédiable.
Épouſe, il en eſt temps, le nommé SYLLABUS,
On prétend que c'eſt un bon diable ! »

La déeſſe ſortit, dédaigneuſe & levant
Noblement ſa tête ſacrée,
Tandis que Thiers, farouche & ſouffletant le vent,
Buvait ſon verre d'eau ſucrée.

Et moi qui l'ai pu voir chaſſant d'un cœur gelé
Sa vieille maîtreſſe incommode,
Bon collectionneur de papillons, je l'ai
Cloué tout vivant dans cette ode,

Afin de l'y montrer, posant pour ses amis,
Plus sec que les sables d'Olonne,
Dans la pose héroïque où le sculpteur a mis
Napoléon sur la colonne.

Janvier 1868.

Pièces Féeries

Molière, j'ai voulu ſavoir ce que devient
Ton beau rire folâtre,
Et, pour avoir raiſon du doute qui me tient
J'entre dans un théâtre.

Un aquarium. Bon. Je vois les dos connus
De cinquante ingénues.
Que de bras nus! que de ſeins nus! que de cous nus!
Oh! que de choſes nues!

Sur quels objets hideux, maigres, flaſques et lourds,
Lumière, tu te joues!
Que de croupes, offrant aux regards des contours
Horribles! que de joues!

Watteau, qu'en dites-vous? Qu'en dites-vous, Boucher?
Bien que leur bouche rie,
On pense voir ces chairs mortes que le boucher
Vend à la boucherie.

Spectacles écœurants! Tristes panoramas!
Vous fuyez, muses blanches,
Vers l'invincible azur, en voyant cet amas
De poitrines, d'éclanches,

Et ces ventres hideux, ballonnés par les ans,
Qu'on a, masse vermeille,
Ficelés avec soin dans des maillots luisants,
Teints en couleur groseille.

Une Javotte, nue et longue comme un ver,
Traîne, être chimérique,
Un vieux manteau de cour, baigné par un éclair
De lumière électrique,

Et glapit. Oui, ce tas de cuisses, de chignons,
Si bien fait pour se taire,
Hurle, miaule & roucoule avec des airs mignons,
Et chansonne... Voltaire!

O cotonnier! pour qui rugirent en effet
Tant de combats épiques,
Arbuſte précieux, toi que le ſoleil fait
Grandir ſous les tropiques;

Et vous, Hoſtein! & vous, Marc Fournier, qui du doigt
Chaſſez les belles proſes!
Régnez, ſoyez heureux, c'eſt à vous que l'on doit
Ces groſſes dames roſes!

Naguère on avait dit aux marchands de ſuccès :
« *Pour nous ôter* La Biche,
Dites, que voulez-vous, ô directeurs français?
La gaîté de Labiche?

La voici. Voulez-vous, pour vous réfugier
Dans la penſée altière,
La verve de Sardou, l'eſprit vivant d'Augier,
La fureur de Barrière,

Ou ces drames poignants dans leſquels Dumas fils,
De ſa main ferme & sûre,
Montre, ouverte & ſaignant ſous une chair de lys,
Quelque affreuſe bleſſure? »

Mais nos bons directeurs, vieux troupeau coutumier
De cette réprimande,
Ont répondu, pareils à l'enfant de Daumier :
— « J'aime mieux de la viande ! »

Janvier 1868.

Chez Monseigneur

I

Un berger vaut mieux qu'un loup ;
C'eſt pourquoi, viens-t'en, mon Ode,
Chez monſeigneur Dupanloup,
Qui, déſormais, fait la mode.

Dès l'antichambre, on entend
Comme une catilinaire
Gronder, tumulte éclatant ;
C'est ſa voix, ou le tonnerre.

Que chantent ces durs clairons
Aux finiſtres embouchures?
Qu'importe, ma muſe, entrons.
Dieu puiſſant! que de brochures!

Vois Monſeigneur. Il écrit,
Il parle, il prie, il menace,
Il pleure, il mande, il proſcrit;
Comme il met tout dans ſa naſſe!

Lettres pour mille journaux,
Foudres contre les ſectaires,
Il dicte, en ſes arſenaux,
A quatorze ſecrétaires,

Et, digne d'être Romain,
Il corrige — ô façons neuves! —
Le genre humain d'une main,
Et de l'autre, ſes épreuves.

Mais voici qu'avec des cris,
Près de ſa table que bordent
Ces vaſtes amas d'écrits,
Trente meſſagers l'abordent.

II

— « Monſeigneur ! — Qu'eſt-ce? — Un journal,
Sans doute pris de folie,
Redit ſon thème banal
Et veut garder l'Italie.

— Bien. Vite, écrivez. Je veux
Lui verſer de tels flots d'encre
Que, ni lui, ni ſes neveux
Ne ſachent où jeter l'ancre !

— Monſeigneur ! — Qu'eſt-ce? Au prochain
Scrutin de l'Académie,
On veut ſoutenir Machin.
— C'eſt bien. Sus à l'ennemie !

Écrivez juſqu'à la mort !
Vite, des kilos de proſe !
Porter Machin, c'eſt trop fort,
Quand je prétends nommer Choſe !

— Monſeigneur, Monſieur Duruy
A forcé toutes nos grilles,
Et, plus ſubverſif qu'un RUY-
BLAS, *veut inſtruire les filles!*

Feu, tous! Rangeons sous nos lois
Cet amant d'une chimère,
Qui veut mener, à la fois,
Tant de filles chez le maire!

Oui, c'eſt à nous d'abriter
La jeune fille indéciſe.
*On sait qu'*ELLE DOIT RESTER
SUR LES GENOUX DE L'ÉGLISE!

— Monſeigneur! — Eh! qu'eſt-ce encor?
— Le diocèſe... — A nos filles!
Ai-je le loiſir, butor,
De ſonger à des vétilles?

Écrasons le ſuborneur,
Vite, qu'on ſe mette à l'œuvre! »
Lors, de nouveau Monſeigneur
Commande aux ſiens la manœuvre,

Et, promptes à copier.
Et verſant leurs amertumes,
On entend ſur le papier
Grincer les quatorze plumes.

III

Il fut un temps, — loin de nous! —
Où la croſſe était houlette,
Où le paſteur, calme & doux
Sous ſa pourpre violette,

Avait pour unique ſoin
(Il n'allait pas en carroſſe !)
De garder ſon troupeau, loin
Des loups à la dent féroce.

Il l'abritait, ſoucieux,
Contre l'orage qui paſſe
Devant la ſplendeur des cieux
Quand la brebis était laſſe,

Il la prenait, — ſoin charmant ! —
Parmi l'herbe, ou ſous le ſaule,
Puis alors, tout doucement
La poſait ſur ſon épaule.

Pour gravir les durs ſommets,
Il portait ſon ouaille en frère :
Oui, ſur ſes épaules ! — Mais
A préſent, c'eſt le contraire.

Janvier 1868.

Inventaire

Je vis, noyé dans l'ombre noire,
Un ſpectre, déjà fort ancien,
Qui montrait ſon crâne d'ivoire,
Comme un académicien.

Ses prunelles étaient ſans flamme,
Et ſes ſourcils vertigineux,
Longs comme des cheveux de femme,
En s'emmêlant faiſaient des nœuds.

Entre ſes doigts, tremblante & pâle
Et plus fragile qu'un roſeau,
Une mourante aux bras d'opale
Se débattait comme un oiſeau.

Comme il l'entraînait vers l'abîme,
Mon regard curieux & net
Sur le front de cette victime
Lut : MIL HUIT CENT SOIXANTE-SEPT.

L'inſtant d'après, elle était morte,
Et le vieillard aérien
Me dit : « Je ſuis le Temps. J'emporte
Ce qui ne vous ſert plus à rien.

— Oh ! s'il en eſt ainſi, (lui dis-je
Sans quitter l'ombre où je ſongeais,)
Père, complète le prodige :
Emporte encor d'autres objets !

Emporte décidément, comme
Bagage déſormais vieillot,
La vertu de monſieur Prudhomme
Et l'humilité de Veuillot !

Emporte aux aſtres en démence
L'ode épique de Belmontet,
Qui naguères, d'une aile immenſe,
Auſſi haut que Babel montait !

Emporte la noire faconde,
Amendements & mandements,
Qui chaque matin nous inonde,
Si prodigue en débordements !

Prends les refrains de Francis Tourte!
Même avec eux, puiſſant démon,
Emporte la culotte courte
Du ſilencieux Darimon,

Et, ſi tant eſt que tu le puiſſes,
Sur l'ouragan, ton noir cheval,
Emporte le maillot à cuiſſes
De mademoiſelle Delval!

Emporte, noir tas de couleuvres
Qui te couvriront le poitrail,
ROCAMBOLE, *& toutes les œuvres*
De monſieur Ponſon du Terrail,

Sombre amas, pile giganteſque,
Plus haute que l'Himalaya,
Et joins-y tout le chœur groteſque
Des pièces que lima Laya!

Puis, emporte, avec ſes paroles
Où grince l'hiatus cuiſant,
Le hideux bruit de caſſeroles
Qui ſe dit muſique — à préſent!

Emporte avec idolâtrie
Le grand ſerpent de mer privé,
Les articles de La Patrie,
Les Suzannes de Legouvé!

Délires, bêtiſes, huées,
Lâches attaques des jaloux,
Emporte tout dans les nuées!
Mais, ô bon vieillard, laiſſe-nous

L'ardeur du vrai, l'amour du juſte,
Ce lys qui ſans tache fleurit,
La grande poéſie auguſte,
Les belles fêtes de l'eſprit!

Laiſſe-nous la ſainte ironie,
La patience, la fierté,
Le culte obſtiné du génie,
L'amour de l'âpre Liberté.

Et le dédain de la ſouffrance
Qui tient nos regards éblouis,
Et tout ce que nous nommions France
En des âges évanouis,

Lorſque la lèvre de l'aurore
Baiſait nos cheveux ſoulevés,
Et que nous n'étions pas encore
La France des petits crevés! »

Janvier 1868.

Le Siècle à aiguille

I

Donc, le progrès futur à mes yeux se dévoile.
Plus rien que des soldats. O bonheur inconnu!
Je vois le charcutier & le marchand de toile
Couper leur marchandise avec un sabre nu!

Tous militaires. Quelle noce!
Même Polichinelle. Oui, je le vois d'ici
Troupier, avec sa double bosse.
On prend le cul-de-jatte aussi.

La France tout d'abord ſe transforme en caserne;
Puis l'Europe. O deſtin miraculeux & doux!
Tout citoyen va naître avec une giberne,
Et le vaſte univers eſt peuplé de Bridoux!

Beau ſpectacle pour l'incrédule!
La plaine murmurante, où ce n'étaient qu'épis
Et bleuets, maintenant ondule,
Vivante moiſſon de képis.

En avant! Portons arme! Allons, ſoyons ſuaves,
Troubadours! emboitons le pas, & de l'entrain!
Allons, huſſards, lanciers, carabiniers, zouaves,
Grenadiers, artilleurs, chaſſeurs, ſoldats du train!

Un ſabre attaché ſur la jambe,
En marche! CROISONS... ETTE, *& ſoyons triomphants.*
Éteignons le foyer qui flambe;
Plus de familles, plus d'enfants!

Quand Chaſſepot, donnant le dernier coup de lime,
Eut créé ce fuſil qui de tous eſt le roi,
Il lui cria, joyeux, avec un air ſublime :
» L'avenir, l'avenir, l'avenir eſt à toi! »

Adorons ainſi qu'une châſſe,
Ses chefs-d'œuvre, malgré Dreyſe & Bonnin choiſis,
Mes frères, & partons en chaſſe,
Puiſque nous avons des fuſils!

Oui, nous ſerons chaſſeurs, mais pour les Filandières,
Et non pas comme Blaze ou Bénédict Révoil :
Nous aurons des petits avec les vivandières,
Et nous les bercerons dans des bonnets à poil!

II

Gloire, Liberté ſainte, ô déeſſes jumelles,
D'un vol égal, jadis, vous ouvriez vos ailes !
Par le même chemin,
Les vieilles nations, de leur joug haraſſées,
Ensemble vous voyaient apparaître, embraſſées
Et vous tenant la main.

Vous leur portiez la foi, l'eſpérance, l'idée!
Et, dans ce grand réveil, leur âme, fécondée
Par l'affranchiſſement,
Échappant, comme en rêve, au paſſé miſérable,
S'émerveillait de voir votre accord adorable,
Fraternel & charmant!

Et, cheveux dénoués, chantant LA MARSEILLAISE,
On vous voyait ravir, d'un pied friſſonnant d'aiſe,
Les plus âpres ſommets,
Et l'éclatante [illegible]re était votre courrière!
A préſent votre [illegible]de eſt rompu. La guerrière
Va ſeul[illegible] déſormais.

Auſſi, lorſqu'elle vient vers quelque peuple auſtère,
Le glaive en main, faiſant réſonner ſur la terre
Son pied envahiſſeur,
Qu'on entend ſes clairons mugir ſur chaque roche,
Et qu'elle dit : « Prends-moi, je ſuis à toi, » Gavroche
Lui demande : « Et ta ſœur? »

Janvier 1868.

Triſteſſe de Darimon

Il va venir, le bal prochain des Tuileries.
Bientôt, ſous les éclairs des torchères fleuries,
Sous les luſtres charmants,
Vont reſplendir, riant au rayon qui les flatte,
Les ors, les fins tiſſus de roſe & d'écarlate
Et les clairs diamants !

Oui, la fête eſt déjà préparée, & le ſage
Darimon, ce mortel par qui le bavardage
Fut toujours évité,
Darimon, qui devint fameux, ſans violence,
Par ſa culotte courte & ſon hardi ſilence,
N'y fut pas invité.

Il doute encor. Longtemps il cherche, il interroge.
Rien toujours. Alors il dépêche, vers la loge
Où cogne, loin du ciel,
Un ſavetier, — ſa bonne, une tremblante vierge.
En vain. Tu n'étais pas venu chez le concierge,
Carton officiel!

Et, comme il ſe disait à part lui, tout moroſe,
— « L'eſpoir que je gardais était bien peu de choſe,
Puiſque ma bonne y ment, »
Son regard tomba ſur la célèbre culotte.
Alors, tirant les mots de ſon cœur qui ſanglote,
Il fit ce boniment :

— « O culotte! lambeau de ma joie envolée!
Toi qui naguère, ici montagne, ailleurs vallon,
Ainſi qu'un gant docile à ma jambe collée,
Moulas avec orgueil des formes d'Apollon!

Pour une fois du moins, reſte à ce clou. Demeure
Parmi le vétiver, le camphre & le fenouil.
N'exiſtons-nous donc plus? Avons-nous eu notre heure?
A quoi va nous ſervir notre épée en verrouil?

D'autres vont maintenant valſer où nous valſâmes,
Et tes ſœurs, mariant leurs ſévères contours
A ceux des fracs brillants de rubans & de flammes,
Te voleront ta gloire, ô mes chères amours!

Oui, d'autres à leur tour viendront, couples ſans tache,
Faire voir au Paris jeune, heureux, enchanté,
Ce que l'art du tailleur au torſe qui ſe cache
Ajoute d'élégance & de ſolennité!

Oh! dites-moi, clairons de Strauſs, flûtes ſi pures,
Violons, tour à tour fougueux & délicats,
Eſt-ce que vous ferez pour d'autres vos murmures?
Eſt-ce que vous jouerez pour d'autres vos polkas?

Dieux! Elle & moi, parmi tant de robes à queues,
Nous défilions ſi bien au bruit de tes accords,
Orcheſtre qui lançais au fond des voûtes bleues
Les ſoupirs du hautbois & la plainte des cors!

Répondez, ô buffets dreſſés en mille places!
Eſt-ce que vous aurez, amis ingrats & ſourds,
Le courage d'offrir à d'autres gens vos glaces
Et vos verres de punch avec vos petits fours?

Eh bien ! oubliez-nous, ſalons, flûte ſylvestre !
Va, muſique ! buffet, ſers ton friand repas !
Luis, girandole ! punch, ruiſſelle ! joue, orcheſtre !
Ceux que vous oubliez ne vous oublieront pas.

Ou plutôt, cher témoin de ma défaite inſigne,
Qui rêves près de moi, triſte comme un linceul, —
Tandis que je profère une plainte de cygne,
Viens, culotte ! je veux te mettre pour moi ſeul !

Et tu vas voir comment je ſuis, quand je me lance !
Mais nul chroniqueur, par la ville ou dans les cours,
Ne ſaura qu'aujourd'hui j'ai rompu le ſilence...
Et les journaux du soir n'auront pas mon diſcours !

Janvier 1868.

L'Œil crevé

Fronts échevelés dans la brise,
O fantômes des cieux mouvants,
Qui flottez dans l'ombre indécise
Entre les morts & les vivants!

Vous dont l'aile semble si lasse,
Parlez, spectres mystérieux.
Dites-moi vos noms à voix basse.
Oh! ne détournez pas les yeux!

Vous d'abord, ô couple martyre
Qui gémissez en mots plus doux
Que la caresse d'une lyre,
Ici-bas, dites, qu'étiez-vous?

— Bon paſſant, nous étions les Drames
Sur leſquels ſe lamente, hélas!
La muſe, que nous adorâmes :
MARION DELORME & RUY-BLAS!

— Toi, qu'es-tu, Victoire ou Génie,
Guerrière au caſque dénoué,
Qui portes dans ta main bénie
Un drapeau, de balles troué?

Dis! — Je ſuis la Chanſon épique
Dont le ſouffle ſur l'eſcadron
Fait au loin friſſonner la pique
Et mugir le ſombre clairon!

Je ſuis l'Ode aux voix enflammées
Qui ſur l'Europe, en un ſeul jour,
Faiſait bondir quatorze armées
Ivres d'eſpérance & d'amour!

— Et toi, qu'es-tu, dis? — Je ſuis Celle
Que l'on nomme à préſent tout bas;
Celle dont l'œil fauve étincelle
Dans la paix & dans les combats;

Celle qui, dans les jours prospères
Où s'alluma le grand flambeau,
Était l'amante de vos pères,
Lorsque le géant Mirabeau

Terrassait, en pleine assemblée,
Une antique rébellion,
Et secouait dans la mêlée
Sa chevelure de lion!

— O figures habituées
A ce vertigineux effor,
Envolez-vous dans les nuées!
Ce n'est pas votre jour encor.

Vous voulez parler à des hommes
Faits de devoir & de pitié,
Et nous, spectres divins, nous sommes
Presque aveugles, sourds à moitié.

Nous sommes, fronts coiffés en touffe,
Cols serrés dans un court feston,
Les gens de la musique bouffe,
Des cocottes & du veston.

Le mot d'Hervé, c'eſt notre hiſtoire!
Car, s'il faut que nos paſſions
Se rallument dans l'ombre noire
Et que nous vous reconnaiſſions,

Vous qui fûtes notre délire,
Notre tréſor & notre orgueil,
Attendez que l'on nous retire
La flèche qui nous ſort de l'œil!

Janvier 1868.

Démolitions

Tandis que dans les cieux le couchant s'allumait,
Un grand Ange aux treſſes de flamme
Emporta le baron Hauſſmann ſur le ſommet
D'une des tours de Notre-Dame.

Puis il lui dit : — Je ſuis l'âme de ce Paris
Qui bruit, foule auguſte & vile,
Sous nos pieds, & qui fut la cité des eſprits.
Baron, qu'as-tu fait de ma ville?

— Moi? dit monſieur Hauſſmann, je n'ai jamais molli.
Les Memphis & les Antioches
Sont loin; quant à Paris, je vous l'ai démoli,
Tant que j'ai pu trouver des pioches!

J'ai ſi bien, proſcrivant en bloc, nouveau Sylla,
Percé les maiſons d'outre en outre
Avec le fer, que tous, depuis ce moment-là,
Nous avons dans l'œil une poutre!

Le clair ſoleil emplit de rayons mon tracé,
Et je planterai des érables
Dans les quartiers naguère obſcurs, d'où j'ai chaſſé
Les hibous & les miſérables!

Car, où l'on entendait la Faim blême aboyer,
La briſe maintenant ſoupire;
Et déſormais pourvu qu'on mette à ſon loyer
Trente mille francs, on reſpire!

J'ai fait des boulevards ſi longs, qu'avec amour
L'ouragan furieux y beugle,
Et ſi bien ruiſſelants de lumière & de jour
Que chacun y devient aveugle!

Donc, je crois que tout marche & que j'ai ſans pâlir,
Abattu ſous mon pied ſonore
Tous les bouges infects qu'il fallait démolir.
— Baron, dit l'Ange, pas encore.

Regarde ces ſalons où le délire éclôt,
Éveillant les ſombres huées,
Et d'où réſonne au loin, triſte comme un ſanglot,
Le rire des proſtituées !

Vois les palais où ces marchands d'argent & d'or,
Ayant fait du pauvre leur proie,
De leurs becs pointus, aigle & vautour! & condor,
Lui mangent ſon cœur et ſon foie!

Vois, menaçant l'Amour de leur dernière dent,
Les antiques académies
Où la perruque verte orne de ſon chiendent
Ces petits crânes de momies!

Vois ces tréteaux pleins du miaulement des chats
D'où la Muſique, douce fée,
S'envole en pleurs, tandis qu'on lance des crachats
Sur la blanche robe d'Orphée!

Enfin, vois l'officine ouverte aux noirs ennuis,
Où ce pamphlétaire en nourrice
Entame comme il peut Voltaire et dit : « Je ſuis
Juvénal & non pas Jocriſſe! »

Et, parlant ainſi, l'Ange à la terrible voix
Déſignait la Babel immenſe.
Al rs monſieur Hauſſmann dit : — A ce que je vois,
Il faudra que je recommence.

— Non pas, répondit l'Ange âme du grand Paris,
Reſte en paix, baron; parfois j'aime
Ton zèle; mais, vois-tu, ces vieux trous de ſouris,
Je veux les démolir moi-même!

Janvier 1868

TAYLOR INST. OXFORD

La Criminelle

A Louis Jourdan

I

Et je vis un ſombre cachot,
Où, parmi les noires tentures,
Grinçait dans l'air humide & chaud
Tout un appareil de tortures.

Là, plus vermeils que des roſiers
Au mois de juin, le long des porches
Frémiſſent de ſanglants braſiers,
Qui ſont pâlir le feu des torches.

J'entends des bruits myſtérieux
Gémir, pareils au cri des goules
Dans la nuit, & je vois des yeux
Briller par les trous des cagoules.

Quel criminel, géant ou nain,
Va venir? Mon cœur, tu friſſonnes!
Eſt-ce le boucher Avinain,
Ou Dumolard, tueur de bonnes?

Certes, quelque ruſtre endurci,
Faiſant horreur à la lumière,
Et lâche, & hideux. — Non, voici
L'accuſée. Elle eſt belle & fière.

Elle fait la nique aux valets;
C'est une commère gauloiſe,
Et le rire de Rabelais
Éclaire ſa lèvre narquoiſe.

C'eſt LA PRESSE. — *Avec loyauté*
Elle brave, ſous l'œil du ſbire,
Les ténèbres, étant clarté,
Et la grimace, étant ſourire!

Elle accueille, ſans nul tourment,
L'âpre ferraille qui la froiſſe
Et le lourd AVERTISSEMENT
Fameux comme poire-d'angoiſſe ;

Elle voit, ſans effroi marqué,
Les crocs, les brodequins, les pinces,
Et le glaive COMMUNIQUÉ,
Très-célèbre dans les provinces,

Admirant avec ſérieux
Qu'on ait pu ſauver du naufrage
Et garder, pour les curieux,
Tous ces bibelots d'un autre âge !

II

Mais, feuilletant ſon agenda,
Grattant ſon large nez en truffe,
Apparaît un Torquemada,
Moitié Satan, moitié Tartuffe.

— O toi, malheur de mes neveux !
Qui fais (même ſur la Vulgate!)
Plus de clarté que je n'en veux !
Démon ruſé ! Bête écarlate !

(Dit-il,) eſprit de l'Imprévu,
Qu'il faudrait traîner ſur des claies,
Puisque, ſans toi, l'on n'aurait vu
Ni les reptiles, ni les plaies!

Toi qui, juſques chez les Lapons,
Cauſes, faiſant le mauvais pire,
O magicienne, réponds :
Qu'as-tu fait du premier Empire?

— Hélas ! dit LA PRESSE, *en rêvant*
Devant la bizarre figure,
On ne m'écoute pas ſouvent!
Ce n'eſt pas moi, je vous le jure,

Qui l'envoyai, vers les déſerts
Où brille la glace épaiſſie,
Succomber ſous les noirs Hivers,
Dans les neiges de la Ruſſie !

— Parlons du royaume des Lys,
(Fit le juge, non ſans adreſſe.)
Dis, qu'as-tu fait de Charles-Dix ?
— Hélas! brave homme, dit LA PRESSE,

Ce pauvre vieillard, qui fut roi,
Enterra de triſtes ſemences :
Mais, crois-le bien, ce n'eſt pas moi
Qui lui dictai ſes Ordonnances !

III

Or, dans le cachot plein de nuit,
Comme cet interrogatoire
Continuait, toujours conduit
Par le tartuffe en robe noire,

On entendait, comme en enfer,
Dans un coin de la ſombre uſine,
Un bruit de marteau ſur le fer,
Venu de la chambre voiſine ;

Et l'on pouvait voir, inondant
Une torche qui ſemblait morte,
Les reflets d'un braſier ardent
Rougir les fentes de la porte.

Alors moi, ſaiſi de ſtupeur,
Devant cette flamme iriſée,
Je m'avançai. — N'as-tu pas peur ?
Dis-je tout bas à l'accuſée.

La Gauloiſe leva ſon front
Plus droit que celui des grands chênes.
— J'entends bien que, pour mon affront,
On forge de nouvelles chaînes ;

Peut-être on invente ce jeu
Pour me faire mourir, dit-elle ;
Mais un point me raſſure un peu...
C'eſt que je me ſais immortelle !

Février 1868.

Maſques & Dominos

OHÉ! *voici les maſques!*
Fiévreux, coiffés de caſques,
Coſtumés en titis,
En ouiſtitis,

Sans meſure & ſans règles,
Ils pouſſent des cris d'aigles,
De chenapans, de paons
Et d'ægipans!

Le Délire s'exalte
Et, le long de l'aſphalte,
Fait ondoyer ces chars
De balochards!

Hurlez dans les ténèbres!
Mais, ô têtes célèbres,
Eſt-ce vous que je vois!
J'entends des voix

Qui me ſont familières!
Ours blancs ſans muſelières,
Chicards, turcs, albanais,
Je vous connais!

Car cette fois, ſans luſtre,
Tout le Paris illuſtre
A pied comme à cheval
Fait carnaval!

Voici la Femme à Barbe!
Qui chanta juſqu'à Tarbe
Son amour & ſa peur
Près du ſapeur.

Sous tes regards, Europe,
La Sappho de la chope
Œil triſte & front pâli,
Sort de l'oubli

Et reprend ſa marotte.
(On ſait quelle carotte
Cette Ange de l'aplomb
Eut dans le plomb !)

Voici l'Homme au Trombone !
S'il a près de la bonne
Cet air aguerri, c'eſt
Qu'il guériſſait ;

Car, pour rendre aux gens chauves
Des cheveux noirs ou fauves,
Ce zouave Jacob
Vaut monſieur Lob !

Voici le ferme athlète
Qu'une lionne allaite
Et qui cache ſon nez
Aux gens bien nés ;

Certes il eſt bel homme ;
Pourtant Gavroche nomme
Ce fier lutteur maſqué :
COMMUNIQUÉ !

Ah! te voilà, mon brave!
Qu'il eſt triſte, le grave
CONSTITUTIONNEL,
Et ſolennel!

Ombre de Boniface,
Quoi que ta bonne y faſſe,
Il s'en va, Limayrac!
Dieux! que ſon frac

Eſt orné! Que de plaques!
Il en a de valaques!
Sur ſon cœur & ſon flanc
Que de fer-blanc!

Voici, dans ſa culotte,
Qui colle & pourtant flotte,
L'orateur contenu,
Qui va, front nu.

Pallas, tenant ſa lance,
Lui dit : « Ton beau ſilence
N'a jamais tari, mon
Cher Darimon! »

Près de Camors, qui montre
Son âme de rencontre,
Madame de Chalis
Montre ſes lys ;

Et même, en cette foule,
Qui va comme une houle,
Joyeux, je contemplai
Monſieur Leplay,

Qu'on a pu voir, en ſomme,
Réclamant les ſous, comme
Naguère Paul Niquet,
Au tourniquet !

Barbey raille à ſon aiſe,
Et pour ſa polonaiſe,
A fait de gros débours
De brandebourgs ;

Ce critique bizarre,
Auſſi brun que Pizarre,
Ne peut amniſtier
PAUL FORESTIER,

Mais, gai comme à Bergame,
Il retrouve la gamme
Charmante de Watteau
Pour Donato.

Voici Veuillot. Il livre
Sa bataille. Il s'enivre
Des odeurs de Paris.
Que de paris

Pour ſavoir ſi Domange
Eſt celui qu'il nomme « Ange, »
Ou s'il veut le tricher
Avec Richer !

Je vois, ſuivant ſa piſte,
Un bon feuilletoniſte
Qui le lundi venait :
Monſieur Venet !

Il eſt dur, mais bien jeune !
C'eſt d'Augier qu'il déjeune,
Et ce dragon dînait
De Gondinet !

Puis voici les cocottes
Faifant coller leurs cottes
De fatin — fur des monts
Chers aux démons !

Oh ! la charmante pofe !
La chevelure rofe
Vraiment fied encore à
Cette Cora ;

FILLE-DE-L'AIR, *qui lève*
Sa jambe, comme un glaive
Brillant, nous montre fon
Blanc caleçon ;

Sans fourciller, pour elles
L'Amour coupe fes ailes
Et dit : « Je me plais où
Je vois ZOUZOU ! »

Voici... mais, ô ma lyre,
On ne peut pas tout dire.
J'en paffe & des meilleurs ;
C'eft comme ailleurs !

O boulevards fantaſques!
Près de nous, que de maſques,
Tartuffes & Scapins
Et galopins,

Et marchandes de pommes
Et Pierrots! mais des hommes
Parmi tous ces Gil Blas?
Cherchez, hélas!

Certe, il en eſt encore
Que tourmente & dévore
L'amour de ta clarté,
O Vérité;

Seulement je ſuppoſe
Qu'ils ont la bouche cloſe.
Ils n'en penſent pas moins;
Mais ces témoins

Pour qui l'éclat ſans feinte
De ta nudité ſainte
Aurait ſeul des appas,
Ne veulent pas,

Contre tous les usages,
Parler à des visages
Ambigus, terminés
Par des faux-nez !

Février 1868.

Le Petit-Crevé

Lyre, pinçant ta belle corde,
Je chanterai, car c'eſt mon plan,
Le Petit-Crevé, dont j'accorde
La découverte à Roqueplan.

De la Tamiſe juſqu'à l'Èbre,
On voit bâiller ſon pâle Ennui :
Comme crevé, l'Œil que célèbre
Hervé — n'eſt rien auprès de lui.

Plus endormi qu'une citerne,
Il végète. Faux-col géant,
Favoris courts. Veſton. L'œil terne.
Signes particuliers : Néant !

Néant dans ſon regard qui boite,
Néant dans ſon gilet nouveau,
Et néant dans la mince boîte
Où devrait être ſon cerveau!

Nommez à ce petit, — qui crève
Avec un gant rouge à ſa main,
Les grands eſpoirs qui ſont le rêve
Et l'âme du génie humain;

L'Art, cette auguſte idolâtrie
Pour notre paradis natal,
L'Honneur, la Vertu, la Patrie,
La Beauté, ce lys idéal;

Et, parmi ces choſes divines,
La Liberté, dont tous les pas
Font tomber de vieilles ruines,
Il vous répondra : « Connais pas! »

Mais que Roſaura qui s'arroſe,
Chaque matin, comme un roſier,
Paſſe, en cheveux couleur de roſe,
Dans une brouette d'oſier,

Croyant à ce qu'elle dérobe,
Vite il court s'incliner devant
Cette ſorcière, dont la robe
N'eſt, hélas! pleine que de vent.

La grande cocotte funeſte
Le fait longtemps poſer debout
Au ſoleil. — Puis après, le reſte
Du temps, que fait-il? — Rien du tout.

De ſa fumée errante & bleue
S'entourant pour faire florès,
Il voyage dans la banlieue,
Empaqueté comme un londrès.

On le voit dans cinq ou ſix gares
Par ſemaine, ſous l'œil des cieux
Fumant en guiſe de cigares
Des troncs d'arbre prétentieux.

Il ſe fait habille par BONN
Et porte un ſlick céleſte; mais
Il marivaude avec ſa bonne
Et ſavoure cet affreux mets!

Et le ſoir, ſpectateur godiche,
Ce gandin, qu'on joue aux Menus-
Plaiſirs, s'en va voir dans La Biche
De grands morceaux de femmes,—nus.

Ou bien tu cours où l'on ricane,
Divin Petit-Crevé, car ton
Bonheur eſt de montrer ta canne
Dans les théâtres de carton!

Mais que dis-je! carton toi-même,
Plus fuyant qu'un ciel de Corot,
Tu paſſes, chimérique & blême
Comme Antinoüs ou Pierrot!

Être effacé, doux comme un ange
Et banal entre les fumeurs,
Tu vis, & rien en toi ne change,
O Petit-Crevé, quand tu meurs!

Avril 1868.

Le Lion amoureux

Dans l'enceinte où Joſeph Prudhomme
Triomphe, entouré d'amis ſiens,
Où dorment leur éternel ſomme
Les doux académiciens,

Où, pour nos ſuprêmes délices,
Faiſant de la proſe & des vers,
Ils protégent leurs crânes liſſes
Par de vaſtes abat-jour verts,

On attendait, tout pâle encore
De ſa longue rébellion,
L'orateur au verbe ſonore,
L'homme à la face de lion.

Près des fenêtres entr'ouvertes,
On disait : « Oh! lorsqu'en ces murs
Où pendent les perruques vertes
De ces immortels déjà mûrs,

Sa voix révolutionnaire,
Pleine de courroux & de foi,
Éclatera comme un tonnerre,
Certe, ils vont tous mourir d'effroi;

Et, comme si La Marseillaise,
Ici tout à coup se levant,
Pour évoquer l'âme française
Embouchait son clairon vivant,

On va voir ces minces fantômes,
Au vieux monument assortis,
Rentrer dans les feuillets des tomes
Dont ils sont indûment sortis!

Ou, troupe de corps dénuée,
Ils vont, au sein des cieux déserts,
Se dissiper dans la nuée,
Se dissoudre parmi les airs;

Et l'on verra, — coups d'œil féeriques!—
Aux pays par Hoffmann rêvés
Fuir les Villemains chimériques
Avec les vagues Legouvés! »

C'eſt ainſi qu'un brillant cortége
Plaignait, arrivé de Saint-Flour,
Ces birbes, dont le front de neige
S'embellit d'un vert abat-jour,

Quand il entra, lui, le grand maître
Des mots magnifiques & clairs,
Qui les réduit aux lois du mètre,
Et dont les yeux ſont pleins d'éclairs;

Lui, devant qui l'Intrigue tremble
Avant même qu'il n'ait parlé,
Et dont la grande voix reſſemble
A l'ouragan échevelé.

O ſurpriſe rare & dernière!
Comme Sylvandre il avait mis
Des fleurettes dans ſa crinière,
Pour plaire à ſes nouveaux amis!

Comme toujours, il parlait juſte,
Et même il chantait en bon fils
La Liberté, ſa mère auguſte,
Mais ſur la flûte de Tircis!

Dieux! voir le titan de l'abîme
Verſer du caſſis de Dijon!
Voir paſſer le lion ſublime
En habit gorge de pigeon!

Si bien qu'à préſent Jules Favre,
Jouet d'ironiques deſtins,
Eſt en tous lieux (ceci me navre)
Célébré par les Philiſtins!

Lui, le prince de la parole,
— Voilà d'où viennent mes ennuis, —
Il eſt applaudi par Dréolle...
OH! CACHEZ-MOI, PROFONDES NUITS!

Mai 1868.

Satan en colère

C'eſt perdre le bruit et le feu ;
Je le fais, moi qui fus un dieu!
VICTOR HUGO. *Le Danube en colère.*

SATAN, *criant miſéricorde,*
Appela d'abord au ſecours
En voyant s'augmenter la horde
Qui, grâce à nous, chez lui déborde,
— Si bien que ſes grils ſont trop courts! -
Enſuite, il nous fit ce diſcours :

« *Faut-il donc que je vous proſcrive,*
Mortels que jadis j'attrapais!
C'eſt effrayant ce qu'il m'arrive
De gens ſur l'infernale rive,
Taſſés, preſſés en rangs épais,
Depuis que vous êtes en paix!

Vous le ſavez, comme j'imite
Les fables des temps primitifs,
Les damnés — on connaît ce mythe —
Cuiſent chez moi, dans la marmite
Que j'ai priſe dans les motifs
Des vieux poëtes inventifs.

Et, lorſque de rire je pouffe,
Malheur à qui touche à ce pot !
Mais, — voici le comique bouffe ! -
Dans mon pot-au-feu l'on étouffe,
Depuis que votre chaſſepot
A fait l'ancien fuſil capot !

On n'y peut plus tenir à l'aiſe,
Depuis que vos engins hideux,
Fuſils Bonnin & fuſils Dreyſe,
Font rouler juſqu'à ma fournaiſe
Un tas de paſſants haſardeux,
Qui tombent là, coupés en deux !

Grâce enfin pour ma caſſerole !
Chacun de vous eſt le Colomb
D'une nouvelle arme à virole ;
Vous vous foudroyez au pétrole
Avec infiniment d'aplomb :
C'eſt une débauche de plomb !

Eh ! quoi, Dumanets sans vergogne,
Croyez-vous que nous ricanons,
Quand là-haut votre clairon grogne,
En voyant la folle besogne
Que me préparent vos canons,
Dont je ne retiens pas les noms !

On prétend que j'emmagasine
Tout ce que détruira le fer !
Dis, si tu veux, que je lésine,
Tas de fous ! mais, dans ma cuisine
Où flambe un feu joyeux & clair,
Je n'ai plus de place en enfer !

J'étais gai comme Diogène ;
J'engraissais comme un alderman !—
Vais-je, pour qu'on me morigène,
Exproprier ce qui me gêne,
Comme votre baron Haussmann,
— Moi bon vivant & gentleman !

Ah ! tu t'égorges, saltimbanque,
Genre humain encore au maillot !
Toujours des morts ! — La place manque ;
S'il en vient un, je vous le flanque
(Fût-il juif, turc ou parpaillot,)
Dans le paradis de Veuillot !

Là, vêtu d'une ſimple écharpe,
Juſqu'à l'éternité ſans fin,
Ainſi qu'au concert Contreſcarpe,
Il entendra des airs de harpe
Grattés par ce doux Séraphin,
Et s'il s'amuſe, il ſera fin!

Mais, pauvre ver, pour deux aurores,
Vis tranquille ſur ton mûrier!
Pourquoi faut-il que tu t'abhorres,
Frêle inſecte, & que tu dévores,
En croyant mâcher du laurier,
Tout le plomb que vend l'armurier! »

Mai 1868.

Pénélope & Phryné

A Charles Marchal

D'AUTRES *peindront, ſur les ſommets,*
Cythérée ou bien ſainte Thècle,
Ou Céſar victorieux ; mais,
En véritable enfant du ſiècle,

Pour nous charmer, le blond MARCHAL,
Dont la couleur eſt fort congrue,
Cette fois à ſon fil d'archál
Suſpend la Cocotte & la Grue.

C'eſt-à-dire, ô gens de Paſſy,
Tout le bonheur que nous voulûmes ;
Toute l'âme de ce temps-ci
Repréſentée en deux volumes.

Pénélope aux chaſtes bandeaux,
Qu'avec reſpect le démon tente,
Cache ſa poitrine & ſon dos
Sous ſa belle robe montante,

Et, ſous ſes lambris fleuronnés,
Voile dans les plis d'une guimpe
Deux monts ſauvages, couronnés
De neiges, ainſi qu'un Olympe.

Elle coud, d'un geſte humble et doux,
Avec des airs de ſœur tourière ;
Total : quinze mille francs, tous
Les ſix mois, chez la couturière.

Mépriſant le Niagara
Pour ſa chute, — elle eſt tourterelle
Et pleure, & ſon mari ſera
Philémon, — s'il n'eſt Sganarelle !

Quant à Phryné, toute à l'Amour
Qu'elle tient captif en ſon antre,
Elle a la taille courte, pour
Donner plus d'importance au ventre.

Elle s'orne d'un lourd chignon
Que baiſent des rayons frivoles ;
Sur ſon front naïf & mignon
Court un fouillis de mèches folles ;

Puis, ſur ſon dos voluptueux,
Mais net comme la bonne proſe,
Dégringolent de ſomptueux
Tire-bouchons couleur de roſe,

Et ſa robe, pour des deſſeins
Qu'on ne peut croire pacifiques,
Montre à nu le dos & les ſeins
Ainſi que les bras magnifiques.

Sa ceinture, — qui nous promet
Tout, — a l'air, fière & ſans vergogne,
Du grand cordon que Watteau met
Au tout petit duc de Bourgogne ;

Bref, adorable au premier chef !
Mais le malheur, c'eſt qu'elle mange
De l'or & du papier Joſeph,
Et qu'elle s'en nourrit, pauvre ange !

Double régal pour Amadis
Errant dans la campagne verte,
Pénélope a l'air d'un grand lys
Et Phryné d'une rose ouverte.

Chez nous, en pleine floraison,
En jupe austère, en folle cotte,
Nous avons, — Marchal a raison, —
La Grue & l'aimable Cocotte.

Double trésor, double présent
Qui nous ravit & nous enflamme
Toujours ! — Seulement, à présent,
Marchal, on demande... la Femme!

Quant à l'Homme,.. — vœux superflus ! —
Je crois qu'en ce Paris sans gêne,
Toi-même, tu ne songes plus
A le chercher, ô Diogène!

Quoi? tu le cherches encor ! — Si
Tu m'en crois, il est, j'imagine,
Bien loin, bien loin, bien loin d'ici,
— Oh ! plus loin que l'île d'Egine ! —

Dans quelque désert écarté,
Au delà des routes communes, —
Où sont la sainte Liberté,
Les chefs-d'œuvre... & les vieilles lunes !

Mai 1868.

Leroy s'amuſe

Le ſoleil continue à tout chauffer à blanc.
Du fond de ſa rouge fournaiſe
Il nous viſe, & chacun de nous emporte au flanc
Une de ſes flèches de braiſe.

Plus cruel que Néron & que Domitien,
Pour griller le col nu des femmes,
Ce bourreau sur ſon front d'académicien
Met une perruque de flammes!

Ah! pour le ſupporter, ce dur ſoleil rouſſi,
Qui, deſſéchant les jouvencelles,
Nous met ſa torche aux yeux, et qui nous fait auſſi
Manger des gerbes d'étincelles,

Il faudrait être enfin plus doux que Babylas
Et plus patient qu'Athanase,
Car il nous a, pendant ces jours derniers, hélas !
Dévoré même le Gymnase !

On y meurt tout de bon : la feuille de vigne y
Semblerait trop chaude, ô mon Ode !
Et tous les spectateurs de monsieur Montigny
Sont changés en bœuf à la mode.

Voyant cela, l'auteur du CHEMIN RETROUVÉ,
Pâle & debout contre un pilastre
De ce théâtre si rudement éprouvé,
Fit ce petit discours à l'Astre :

« *O Phébus-Apollon ! photographe changeant*
Qui viens laper l'eau dans les auges
Et qui nous romps le crâne avec ton arc d'argent,
Tu n'es qu'un franc-tireur des Vosges !

Ah ! montreur de seins nus qui fais le Richelieu !
Coiffeur qui poudres cette ville !
Joueur de violon & de lyre ! vieux dieu
Bon pour Ménard & pour Banville !

Comment! Régnier & moi, nous donnons, vieil archer,
— Tranchons le mot, — un pur chef-d'œuvre;
Et toi, rose & brûlant, tu viens nous le lécher
Avec tes langues de couleuvre!

Pour notre bonbonnière abandonnant les cieux,
Parmi nos loges tu t'installes,
Et tu viens cuire à point les crânes des messieurs
Qui se sont assis dans les stalles!

Même jeu sur la scène. On voit que les pompiers,
Incendiés par tes extases,
Entrent en fusion & coulent à nos pieds :
On pourrait en faire des vases!

Tu changes en charbons le riche lampas qu'a
Drapé mon directeur artiste,
Et, grâce à toi, le front de Madame Pasca
S'enflamme comme une améthyste!

Tu grilles sans pitié Massin, dont la chanson
Vaut bien mieux que celle d'un merle,
Et tu fonds lâchement Béatrice Pierson,
Comme Cléopâtre sa perle!

La pauvre Mélanie a des feux sur ses doigts ;
Berton s'efface dans la brume,
Villeroy s'amincit comme un fil, et je vois
A l'horizon Landrol qui fume !

Soleil, moi, vieux lion blanchi sous le harnois,
Crois-tu vraiment que je m'amuse
De te voir envoyer du monde à Cressonnois ?
Va-t'en ! laisse en repos ma muse,

Ou, s'il fallait encor que ton bras assénât
Des coups sur cette fiancée,
Tremble, je te ferai flétrir en plein Sénat,
Comme on a fait pour monsieur Sée ! »

C'est ainsi que Leroy, farouche, et par instants
De son pied tourmentant la plinthe
Du corridor, parlait au soleil du printems
Et l'assourdissait de sa plainte.

Pourtant des spectateurs fort nombreux se montraient
Au contrôle, — tous grillés comme
Des beefteks. Ils entraient brûlés, mais ils entraient.
Ils versaient une forte somme ;

Et notre auteur, avec des fourires charmants,
Regardait parmi l'incendie
Ces tisons à demi consumés, et fumants,
Qui venaient voir la comédie !

Juin 1868.

Et Tartuffe ?

Adam vante & chérit ſon paradis natal
Où, joyeuſe & libératrice,
Dans les Edens baignés par des flots de criſtal
La vigne eſt ſa mâle nourrice.

— Et Tartuffe ? — Il nous dit, entre deux oremus,
Que pour tout bon Français la patrie eſt à Rome,
Et qu'ayant pour aïeux Romulus & Rémus,
Nous tetterons la louve à jamais. — Le pauvre homme!

Adam, qui veut chaſſer de ſon riant jardin
La Haine impure, ce reptile,
Aime un langage clair, & garde ſon dédain
Pour la polémique inutile.

— Et Tartuffe? — Il écrit des pamphlets, des amas
De brochures, des tas de difcours. Il confomme
Deux fois plus de papier qu'Alexandre Dumas
Et même que Ponfon du Terrail. — Le pauvre homme!

Adam, toujours épris de l'antique Beauté,
Pour fe guérir de tant d'épreuves
Demande, haletant, la force & la fanté
Au flot myftérieux des fleuves.

— Et Tartuffe? — Jamais il n'a que des refus
Pour la pauvre naïade. Il craint l'eau froide, comme
Le bienheureux faint Labre, & fes cheveux touffus
Sont vierges des baifers du peigne. — Le pauvre homme!

Adam veut que fa fille au front pur, fon tréfor,
Sous le noir fanglot des huées
Ne porte pas la pourpre & les étoffes d'or,
Ces haillons des proftituées.

— Et Tartuffe? — Bleffé par des yeux vert-de-mer,
Avec une Ève en fleur il mordille la pomme,
Et, tout en répétant : « Craignez le fruit amer, »
Il vous le croque avec délices. — Le pauvre homme!

Adam pour mettre un coq à la place d'un lys
Ne veut plus imiter Xaintraille;
Il appelle à grands cris le jour où tous ses fils
Ne seront plus chair à mitraille.

— Et Tartuffe? — Il prétend qu'on acquitte l'impôt
Du sang. Et si quelqu'un dit: Tue! il crie: Assomme!
Ses prédilections sont pour saint Chassepot,
Pour saint Bonnin & pour saint Dreyse. — Le pauvre homme!

Adam, victorieux du passé triste & vain,
Regarde sans terreur les voiles
De l'insondable azur, où le berger divin
Mène ses grands troupeaux d'étoiles.

—Et Tartuffe? — Il nous dit : « Les astres, les soleils,
Les comètes, cela regarde l'astronome.
Moi, ce que j'aperçois au fond des cieux vermeils,
C'est un vengeur, un dieu féroce. » —Le pauvre homme!

RAISON! *divinité sereine, qu'à genoux*
Diderot proclama naguère,
Parle! protége-nous! entends-nous! sauve-nous!
Détruis la Bêtise & la Guerre!

Sauve Marco, la ſtryge aux yeux froids & hautains
Sauve Shahabaam, sauve monſieur Prudhomme;
Sauve les idiots, ſauve les philiſtins
Et les envieux, — & Tartuffe, le pauvre homme'

Juin 1868.

La Balle explosible

Oui, je trouve cela plaisant !
Guerre, déesse au cœur farouche,
Qu'est-ce donc? On dit à présent
Que tu fais la petite bouche!

Quoi! nymphe du canon rayé,
Tu montres ces pudeurs risibles
Et ce petit air effrayé
Devant les balles explosibles;

Et tu crains,—le tour est poli,—
Que ces engins trop délétères
Ne soient pas d'un effet joli
Dans le ventre des militaires.

Toi qui pour l'horrible duel
Embouchais ton clairon ſonore
Avec tant de ſang-froid cruel,
Vraiment cette douceur t'honore.

Déſormais en petit manteau
Il faudra t'habiller, Mégère,
Comme une Aminte de Watteau.
Prends un gai chapeau de bergère,

Et, laiſſant là tes mouſquetons,
Dans les prés que la Seine arroſe
Fais paître les petits moutons
En filant ta quenouille roſe.

Car, déeſſe aux yeux aveuglants,
Tu veux bien que le canon broie
Les bataillons noirs & ſanglants :
Cela, tu le veux avec joie;

Tu veux bien, parmi les ſanglots,
Qu'en tes champs pleins de funérailles
Des corps troués on voie à flots
Sortir du ſang & des entrailles ;

Tu veux bien que ſur les pavés
On trouve, en tes routes nouvelles,
Des nez coupés, des yeux crevés,
Des lambeaux épars de cervelles;

Tu veux, ſous le ciel indigo,
Que ton noir cheval, qu'on renomme,
Foule aux pieds, comme dit Hugo,
Et l'homme, & l'homme, & l'homme, & l'homme;

Guerre, tu ne peux le nier,
D'une plaine roſe & fleurie
Tu veux bien faire le charnier
De ta hideuſe boucherie;

Sur tous ces détails, en effet,
Ton point de vue eſt homogène;
Mais, en ſomme, on n'eſt pas parfait :
La balle exploſible te gêne.

Va, laiſſe ton cœur endurci
Et relève ton front tragique!
Prends la balle exploſible auſſi;
Car pourquoi manquer de logique?

Fais ſauter les hommes en l'air,
Et quitte une crainte imbécile :
Mâche la mitraille & l'éclair,
O meurtrière ! & ſois tranquille,

Au jour fixé, quelque géant,
Un génie encore inviſible
Emportera dans le néant
Tes canons, ta balle exploſible,

Ton ſouffle de flammes, ton bruit,
Ta démence effroyable & creuſe,
Et fera rentrer dans la nuit
Ta fantaſmagorie affreuſe !

Juin 1868.

Embellissements

Si vous le pouvez, d'un œil sec
Regardez cela. C'est la rue
De la Paix. Dieux puissants! avec
Quelle fureur le pic s'y rue!

Dégringolez, façades, coins!
En avant la pelle & la pioche!
O rue historique, rejoins
Celles de Tyr & d'Antioche!

Le spectacle est superbe, car
Des hordes, comme en rêve entrées
Dans ces maisons, en sortent par
Les trous des chambres éventrées;

Tous ces palais ſur leurs genoux
Laiſſent ruiſſeler leurs entrailles ;
On voit, comme des aigles fous,
S'envoler des pans de murailles ;

Et les plâtras & les gravats,
O dieu de notre préfecture,
Couvrent la ville où tu gravas
Ton nom pour la race future.

Blanc comme avril en floraiſon,
Le paſſant gémit, pleure & beugle.
Déſormais on a bien raiſon
De dire que l'homme eſt aveugle ;

Car, ainſi maſqué juſqu'aux dents,
Le Français, qui devient farouche,
A du plâtre dans les yeux, dans
Les narines & dans la bouche.

O Pariſien, ta cité
A préſent n'a plus de rivales ;
Mais, ſelon ta capacité,
Ce plâtre, il faut que tu l'avales !

Et voici, dans tout ce mic-mac,
Le plus clair de tes héritages;
Tu dois avoir dans l'eſtomac
Quelques maiſons à cinq étages!

Hurrah! Le fauve Sahara
Croît & grandit, où fut la rue
De la Paix; bientôt l'on aura
Coupé cette immenſe verrue.

Bon Paris, patiente encor :
Bientôt, pourvu qu'on démoliſſe,
Tu deviendras le ſable d'or
Le déſert parfaitement liſſe,

O ville, — &, prudents animaux,
Au lieu même où tu te pavanes
Les doux & patients chameaux
Iront en longues caravanes!

Paix divine! ce n'eſt plus qu'aux
Antipodes que l'on te ſouffre;
L'Europe eſt ivre de ſhakos,
De canons rayés & de ſoufre.

Tu ſouris, efforts ſuperflus!
Ta détreſſe, hélas! s'eſt accrue.
Chez nous il ne te reſtait plus
Rien, déeſſe, qu'un nom de rue;

On te le reprend! Il eſt ſûr
Qu'un édile ſévère & tendre
Ne peut pas laiſſer ton nom ſur
Des démolitions à vendre!

Ouvrière, qui n'as ſouci
Que d'une œuvre amoureuſe & lente,
Le préfet te chaſſa d'ici
Comme une marchande ambulante;

Ce maître a briſé ton collier
Et l'a jeté dans le cloaque,
Et, pour te mieux humilier,
T'a même retiré ta plaque!

Juillet 1868.

Le Budget

Le nouveau Budget, *ſphinx au front jeune & charmant,*
Sourit avec des airs de prince;
Ma foi, nous le pourrons nourrir facilement,
Voyez comme il eſt ſvelte & mince!

Malgré ſes ailes d'aigle & ſon corps de lion,
Il n'a pas du tout l'air farouche,
Et je penſe qu'avec un petit million
Nous pourrons lui fermer la bouche.

« *— Allons, j'ai faim, (dit-il de ſa plus douce voix;)*
Je veux grignoter quelque miette. »
Meſſieurs les députés viennent, & je les vois
Remplir auſſitôt ſon aſſiette.

Sacs d'or, ſacs de billon peſant, lourds ſacs d'argent,
S'empilent, &, comme une guivre,
Le ſphinx avale tout, or au reflet changeant,
Sacs d'argent & lourds ſacs de cuivre.

« — Encor, » dit-il. Voici qu'on lui ſert de rechef
Argent & cuivre & pièces jaunes;
De l'argent & de l'or & du papier joſeph
En paquets longs de pluſieurs aunes.

Il mange tout. Devant nos regards éblouis,
Affamé comme un ſaltimbanque,
Il engloutit les tas immenſes de louis
Et croque les billets de banque.

« — Encor, encor, encor, encor, encor! dit-il.
Qu'on me ſerve dans cette enceinte. »
Puis il ajoute avec un ſourire ſubtil :
« — Tout cela n'était que l'abſinthe!

Mes amis, n'allez pas m'affamer pour deux liards,
Car je ſuis un mangeur modeſte.
Encor des millions, encor des milliards,
Et des trilliards s'il en reſte! »

Et toujours le BUDGET *dévore. O ciel! jusqu'où*
Fourre-t-il cet or! Quelle autruche!
Il sue, on voit saillir les veines de son cou :
Il enfle comme une baudruche!

« *— Seigneur, lui dit un sage, arrêtez-vous. Tremblez.*
Voilà votre abdomen qui ronfle;
Bourré jusqu'à la gueule enfin, vous ressemblez
A ces ballons que Nadar gonfle!

Écoutez, il est temps, la voix de la raison.
J'ai vu votre ventre en spirale
Gros comme un éléphant, gros comme une maison,
Puis gros comme une cathédrale;

Le voici, — maintenant que l'on se relaya
Pour vous nourrir selon les règles, —
Pareil au plus géant des monts Himalaya,
Qui domine le vol des aigles!

Il faut se modérer, seigneur, c'est le devoir.
On vous a donné carte blanche,
Mais tenez-vous-en là. Sinon, craignez de voir
S'émietter comme une avalanche,

Sauter comme une bombe ou crouler comme un pont
Ce beau ventre qui vous décore!
Plus d'or, ou vous crevez. » *Et le* BUDGET *répond:*
« — *Je crève, mais j'en veux encore!* »

Juillet 1868.

Triolets

I

La Lanterne

Que de lumière, que de feu,
O Rochefort, dans ta Lanterne!
Monſieur Pinard en devient bleu :
Que de lumière, que de feu!
C'eſt le cas de dire, morbleu,
Que tu n'as pas un talent terne!
Que de lumière, que de feu,
O Rochefort, dans ta Lanterne!

II

MARBRE ROSE

Par ſes lys, Blanche d'Antigny
Du temps de Rubens eſt datée.
Elle charme Bade & Lagny
Par ſes lys, Blanche d'Antigny.
Car, même au dîner de Magny,
Pour ſes dieux il n'eſt pas d'athée.
Par ſes lys, Blanche d'Antigny
Du temps de Rubens eſt datée.

III

MONSIEUR LECOQ

Naguère, on aimait Paul de Kock;
On lut en d'autres temps L'USCOQUE.
Lorſqu'il paradait comme un coq,
Naguère, on aimait Paul de Kock.
Puis, à préſent, MONSIEUR LECOQ
Paſſe comme un œuf à la coque.
Naguère, on aimait Paul de Kock;
On lut en d'autres temps L'USCOQUE.

IV

Le Vélocipède

Moitié roue & moitié cerveau,
Voici l'homme-vélocipède.
Il va, plus docile qu'un veau,
Moitié roue & moitié cerveau.
Il se rit, animal nouveau,
De Buffon & de Lacépède!
Moitié roue et moitié cerveau,
Voici l'homme-vélocipède.

V

Autres Chassepots

Inventez, cinq ou six fois l'an,
Des fusils; je vois tout en rose!
Ne perdez pas ce fier élan.
Inventez, cinq ou six fois l'an,
Des fusils! des fusils! il en
Restera toujours quelque chose.
Inventez, cinq ou six fois l'an,
Des fusils : je vois tout en rose!

VI

Les Grandes dames

Ah! comme Arſène Houſſaye a fait
Ses Grandes Dames, *l'homme habile!*
Comment les montrer, en effet?
Ah! comme Arſène Houſſaye a fait!
En ſon livre, tout eſt parfait;
C'eſt Trianon... et c'eſt Mabille!
Ah! comme Arſène Houſſaye a fait
Ses Grandes Dames, *l'homme habile!*

VII

Paris gratté

Dans la plus belle des ſaiſons,
La propreté ſe manifeſte.
Oui, dans le temps des floraiſons,
Dans la plus belle des ſaiſons.
On a nettoyé tes maiſons,
Ville de boue: à quand le reſte?
Dans la plus belle des ſaiſons,
La propreté ſe manifeſte.

VIII

Epilogue

Pour bien faire le Triolet
Il faut trop d'esprit. Je m'arrête.
Je ne vois plus que Briollet
Pour bien faire le Triolet.
Oh! mener ce cabriolet
Sur le mont à la double crête!... —
Pour bien faire le Triolet
Il faut trop d'esprit. Je m'arrête.

Juillet 1868.

La Mitrailleuſe

I

LA MITRAILLEUSE, *un nom charmant! J'y veux ſonger.*
Elle eſt d'une bonne ſyntaxe;
J'aime ſa tabatière & ſon affût léger,
Ses canons tournant ſur un axe,

— Jolis petits canons, étroitement unis, -
Sa batterie en féronnière
Et ſon récipient à cartouches, munis
Chacun d'un couvercle à charnière!

La chose est dans sa boîte, &, pour charmer nos yeux,
Se manœuvre, (on me le révèle,)
O Barbarie, ainsi que ton orgue joyeux,
En tournant une manivelle;

Grâce à quoi dragons verts, cuirassiers, fusiliers,
Déchus de leur beauté physique,
Tous, par douzaines, par centaines, par milliers
Seront foudroyés en musique.

Un enfant y suffit; alors, dans un éclair,
Notre chair sous le plomb féroce
Volera par lambeaux ensanglantés, sur l'air
ALLEZ-VOUS-EN GENS DE LA NOCE!

O mères! qui, riant au baiser de vos fils,
Oubliez l'amère souffrance
Et portez suspendus à votre sein de lys
Ces beaux enfants, fleurs de la France;

Ne vous obſtinez pas, ô mères que le jour
Baigne de ſa clarté ſubtile,
A les nourrir ainſi du lait de votre amour ;
Ceſſez une lutte inutile.

Tandis que votre lait abreuve un ſeul enfant,
La Mitrailleuse, *mouſquetade*
Énorme, a vite mis un millier triomphant
D'hommes faits — en capilotade.

Vous ne réſiſtez pas à la comparaiſon !
Coûteuſes, rien ne peut abſoudre
Le fil d'or de nos jours ; vous n'aurez pas raiſon
De cette machine à découdre !

Le foſſoyeur n'a plus à creuſer de tombeaux.
Les oiſeaux noirs pendent en grappe
Sur nous ; voici venir la fête des corbeaux :
C'eſt pour eux que l'on met la nappe !

III

Car, ô Progrès, génie auguſte & factieux!
Songeur qui, déployant tes ailes,
Sous les noirs Océans & dans l'horreur des Cieux
Va chercher des routes nouvelles!

Un ménechme hideux, ton ſinge & ton bouffon,
Contemplant ton œuvre hardie,
Pour réjouir la Nuit & pour charmer Typhon
En fait l'ignoble parodie;

Et quand, victorieux des vieux ſpectres rampants,
Recréant la beauté première,
Démon de la ſcience & du jour, tu répands
La poéſie & la lumière;

Quand tu pétris, cyclope, avec ton dur marteau,
La Machine — bête de ſomme
Qui traîne en ſe jouant le char & le bateau,
Détruit l'eſpace, affranchit l'homme,

La Machine, qui va pour nous recommencer
Les Titans aux labeurs ſuperbes,
— Qui ſait creuſer le noir ſillon, enſemencer,
Faucher le blé, lier les gerbes;

Alors le faux Progrès, ton ſinge, acclimaté
Dans les batailles volcaniques,
Pour nous hacher menu comme chair à pâté
Forge des bourreaux mécaniques!

Septembre 1868

Périphrafes

TOI *qui, fur le frêle navire*
Où nous voguons, as mis du left
Dans la crainte qu'il ne chavire,
Infpire-moi, fublime ERNEST !

Tu communiques! Communique-
Moi tes fentiments fanfarons.
Un vocable te femble inique?
Il fuffit. Avec lui je romps!

Dût le ftyle en devenir terne,
J'écrirai fur un ton gaillard,
Au lieu du mot qui rime en TERNE :
INTERROMPU PAR LE BROUILLARD,

Ou bien quelque autre ſynonyme. —
Je commence, dût à mes yeux
Expirer de chagrin la Rime,
Car le plus tôt ſera le mieux.

Au boulevard, les candélabres
— J'en ſaute, comme Eugène Paz ! —
Portent au haut de leurs fûts glabres
Des INEXPRESSIBLES *— à gaz.*

Diogène, âme peu commune,
S'il vient chercher ſon homme ici,
A ſa main ne tiendra plus qu'une
SI J'OSE M'EXPRIMER AINSI.

Par cette chaleur accablante,
Si Thérèſe, dans ſon château,
Nous offre une fête galante
Empruntée au charmant Watteau,

Les charmilles patriciennes
Empliront de flamme avec des
JE NE SAIS QUOI *— vénitiennes*
Leurs feuillages qui font un dais !

Si quelqu'un, ſe mettant à l'aiſe,
Veut conter — on prend ce qu'on a —
L'hiſtoire du gars de Falaiſe
Qu'on trouve dans tous les ANA :

Pour terminer, s'il veut qu'en ſomme
ERNEST *ne le tourmente point,*
Il devra dire : Le pauvre homme
N'avait donc omis qu'un ſeul point,

C'eſt d'allumer ſa — TROIS-ÉTOILES. —
Ainſi, comme la mer à Breſt,
Gonflez-vous, doux & légers voiles,
*Pour plaire à la pudeur d'*ERNEST !

Oui, déſormais, l'amant qui raille
Dans le drame de Bouchardy,
L'homme au manteau couleur-muraille,
Le Mélingue fier & hardi

Aura (ce n'eſt point une bourde
Émiſe par quelque gaſcon,)
Une PASSEZ-MOI LE MOT — *ſourde,*
Pour eſcalader le balcon.

Nous dirons, exempts d'arguties,
— Ou chacun s'en repentirait, —
N'allez pas prendre les veffies
Pour des... — POINTS SUSPENSIFS, TIRET!

Et l'on va fous une funèbre
Feuille de vigne .— du moins tout
Me le dit,— cacher la célèbre
COMMENT DIRAI-JE? — *de Saint-Cloud:*

Septembre 1868.

Trop de cigarettes

Eh! oui, monſieur de Girardin,
Elles ont raiſon vos ſorties!
Si la France, riant jardin,
Ne produit plus que des orties,

Si l'éclat de ſon fier ſoleil
S'efface aujourd'hui ſous la brume
Qui voile cet aſtre vermeil, —
C'eſt parce que l'Empereur fume.

Si notre ſiècle, Phaéton
Déchevelé, parfois s'égare
Et ſuit une route en feſton, —
Oui, c'eſt la faute du cigare.

Pourtant, ſans parti pris banal,
Prenons en main notre lanterne,
Roi de La Liberté, *(journal,)*
Et regardons Paris moderne.

Je vois, dans cet âge irrité,
Les penſeurs, les ardents apôtres
Du Droit & de la Vérité
S'armer les uns contre les autres,

Et je vois deux frères, jaloux
D'épouvanter les voûtes bleues,
S'entre-manger, comme ces loups
Dont il n'eſt reſté que les queues.

J'entends monſieur de Champagny,
Qui, poſant ſa main ſur ſa cuiſſe
Comme on fait au bain Deligny,
Défend que déformais on puiſſe

Apprendre à lire à tout enfant
Qui, pendant ſa jeuneſſe errante,
N'aura pas, banquier triomphant,
Gagné cent mille écus de rente!

Un autre, agitant le tiſon
De la Guerre abſurde & ſtérile,
Au lieu de nous parler raiſon
Embouche le clairon d'Achille.

Sur nous tous levant un impôt
Conſeillé par notre délire,
L'outil de Monſieur Chaſſepot
Remplace la Plume & la Lyre ;

Et je vois, ô dieux indulgents!
Orphée, en ces inſtants riſibles,
Apprivoiſer bêtes & gens
A coups de balles exploſibles.

Au théâtre, un fou furieux,
Ayant toujours exécré celle
Dont ſe réjouiſſaient les cieux,
Dit : « O Muſique! » à ſa crécelle.

J'entends, en leurs jeux triomphaux
Dont la folie eſt ſingulière,
Les acteurs faire des vers faux
Et vouloir ſouligner Molière.

Or, voyant que l'on a tout fait
Pour noircir la blancheur du cygne,
Et que tout s'arrange en effet
Pour qu'Alceste pleure & s'indigne,

Je pense alors, sous mon tilleul
Songeant à nos peines secrètes,
Que l'Empereur n'est pas le seul
Qui fume trop de cigarettes!

Septembre 1868.

Chez Guignol

ERSONNAGES

POLICHINELLE
LE COMMISSAIRE
LE CHAT personnage muet

POLICHINELLE

Près de la Seine ou près du Tibre,
Tous les eſclavages ſont laids!
Cher Commiſſaire, ſuis-je libre?
Réponds-moi franchement.

LE COMMISSAIRE

Tu l'es.

POLICHINELLE

Plus d'abus! Je dois les proſcrire.
Pour éclairer quelque jour nos
Chers concitoyens, puis-je écrire
Ce que je veux dans les journaux?

LE COMMISSAIRE

Oui, tu le peux, — c'eſt ton affaire, —
A Paris comme à Montbriſon,
En riſquant ſeulement de faire
Sept ou huit mille ans de priſon.

POLICHINELLE

Fort bien. — Mais de l'Art idolâtre,
Puis-je, à cette heure où je déchois,
Repréſenter ſur mon théâtre
Les anciens drames de mon choix?

LE COMMISSAIRE

Tu le peux, & que cette fête
Enchante le ciel indigo.
(Pourvu que le nom du poëte
Ne ſe termine pas en GO.*)*

POLICHINELLE

Pour leur confier, joie ou larmes,
Tout ce qu'en moi le ciel a mis,
Puis-je, en l'abſence des gendarmes,
Me réunir à mes amis?

LE COMMISSAIRE

Oui. — Mais comme, ici-bas, l'on n'aime,
En ce lieu de perdition,
Aucun autre ami que ſoi-même,
C'eſt à cette condition

Qu'imitant Vénus dans ſa conque, —
Aux champs, à l'ombre d'un tilleul,
Ou dans une chambre quelconque
Tu te réuniras — tout ſeul!

POLICHINELLE

Bon. — Puis-je, lorſque tu me livres
Cet avenir doux & pompeux,
Avoir, pour colporter mes livres,
Ton eſtampille?

LE COMMISSAIRE

Tu le peux.

Colporte-les jusqu'aux murs d'Arles!
Et colporte-les encore à
Rome, pourvu que tu n'y parles
Que de Nichette & de Cora!

POLICHINELLE

A l'Oisiveté, qui diffère,
Apportant un remède sain,
Mon héritier peut-il se faire
Agriculteur ou médecin?

LE COMMISSAIRE

Il le peut. Je détruis, j'efface
Tout ce qui jadis le bridait,
Mais à condition qu'il fasse
L'exercice, — comme Bridet!

POLICHINELLE

Puis-je, allant faire une visite
A mon jeune ami Briollet,
Quand l'ouragan fait qu'on hésite,
Y courir en cabriolet?

LE COMMISSAIRE

Oui, — pourvu que dans les citernes
Ton cabriolet n'aille pas,
S'il eſt nuit, mirer des — LANTERNES!

POLICHINELLE

Il ſuffit. Libre de mes pas,

Je puis donc vivre ſans entrave.
J'ai craint qu'on ne m'en empêchât,
Mais point! Si quelqu'un eſt eſclave,
Ce n'eſt pas moi.

LE COMMISSAIRE

Non, c'eſt le chat.

Septembre 1868.

Un Chant national, s'il vous plaît

C'EST *la Chanſon,* LA MARSEILLAISE,
Ivre d'eſpérance & de jour,
Qui s'élançait de la fournaiſe,
Vierge, avec ſon grand cri d'amour!

C'eſt elle, âme de la Patrie,
Qu'avec leurs grands cœurs ingénus
Suivaient, en leur idolâtrie,
Les jeunes ſoldats aux pieds nus!

Jeune, dédaigneuſe, immortelle,
Effrayant les aſtres jaloux,
Elle vous touchait de ſon aile,
Soleils épouvantés, & vous,

Batailles aux profondeurs noires,
Et tenait dans sa forte main
Le groupe effaré des Victoires,
Qu'elle emportait dans son chemin !

Elle marchait, lançant la foudre
Sur les rois d'orgueil enivrés,
Et de nos drapeaux, noirs de poudre,
Elle agitait les plis sacrés.

La grande Chanson, qui s'élance
Dans les airs pour vaincre & punir,
A présent garde le silence,
Les yeux fixés sur l'avenir.

Lorsqu'elle relève sa tête,
On croit entendre, au fond des cieux
Et dans l'horreur de la tempête,
Mugir les clairons furieux,

Et, sous les chênes centenaires,
Va grondant le bruit souverain
Des lourds canons, & les tonnerres
Que font les chariots d'airain.

A ſes pieds, docile & farouche
Et caché dans l'ombre à demi,
Treſſaille, ouvrant parfois la bouche,
Son courroux, lion endormi,

Et, tranquille, tenant ſon glaive
Qui reflète un rayon de feu,
Cette Penſée auguſte rêve,
Calme & terrible comme un dieu.

Alors, tandis que ſes yeux liſent
Au fond de l'azur infini,
Des paſſants viennent & lui diſent :
« Guerrière, ton règne eſt fini.

Oui, nous avons, — c'eſt une affaire, —
Des rimes pauvres à placer.
Tu n'es plus rien. Nous allons faire
Une Ode pour te remplacer. »

La Déeſſe, dont la main joue
Avec le glaive aux reflets clairs,
Lève ſes beaux yeux & ſecoue
Son front environné d'éclairs.

Admirant leur pas qui trébuche,
Elle voit le long peloton
Des muſiciens en baudruche
Et des poëtes de carton,

Puis Jocriſſe, embraſſant la lyre
D'un air tendre & virgilien,
Et leur dit avec un ſourire :
« Faites la Chanſon. Je veux bien. »

Octobre 1868.

Madame Polichinelle

GILLE

Ta grandeur me remplit d'effroi,
Polichinelle! — Réponds-moi.
Il paraît que tu bats ta femme.

POLICHINELLE

Eh! oui, d'une manière infâme!
Oui, je la rosse, je la bats,
Et même, on m'entend de là-bas,
Quand, féroce comme un cosaque,
Je lui tombe sur la casaque,
Et de cent coups je lui fais don.

GILLE

Mais, lui demandes-tu pardon?

POLICHINELLE

Il ſerait beau que je le fiſſe!

GILLE

Alors, dis, par quel artifice
Es-tu cependant adoré?

POLICHINELLE

C'eſt que mon habit eſt doré.

GILLE

Madame, dit-on, ſe révolte
Parfois.

POLICHINELLE

Eh! oui. Par l'archivolte
De mon palais! tu dis fort bien.
Parfois elle rompt ſon lien.

GILLE

Ces jours derniers émancipée,
La dame s'était échappée
Par un élan bien réuſſi!

POLICHINELLE

Vrai Dieu! qu'elle était belle ainſi,

Mon Eſpagnole, ma Chimène !
Elle tranchait de l'inhumaine !
Elle portait, d'un air mignon,
La roſe rouge à ſon chignon,
Et, fière, elle frémiſſait toute
Dans l'air libre, ayant une goutte
De ſang de taureau dans le cœur !

GILLE

Cependant, te voilà vainqueur.
Parle-moi, grand enjôleur d'âmes,
Quel charme en toi dompte les dames ?
Car ta boſſe eſt pleine de vent
Par derrière, auſſi par devant ;
Et, comme tu fus un ivrogne,
On voit fleurir ta rouge trogne.
Pour le reſte, nous t'égalons !

POLICHINELLE

C'eſt parce que j'ai des galons.

GILLE

Parlons franc. Tout le jour tu vides
Les pots, de tes lèvres avides ;

Et, trouvant que la ſoif te nuit,
Tu les vides encor la nuit.
Ta conduite eſt fort excentrique :
Au retour, tu prends une trique,
Et, délibérément, tu bats
Le manteau, la robe & les bas
De Madame Polichinelle.
Qui donc fait que la péronnelle
Conſent à ces jeux effrénés?

POLICHINELLE

La pourpre, — que j'ai ſur mon nez!

GILLE

Bref, ayant mis à ſec une outre,
Tu vides l'autre, & paſſes outre;
Tu nous montres, étant fort laid,
Des cheveux plus blancs que du lait,
Et, de plus, tu deviens obèſe.
D'où vient que ta femme te baiſe
Ainſi qu'un héros de roman?
Apprends-moi donc quel taliſman

Fait qu'une dame ſi jolie
Supporte la triſte folie
De ton caractère immoral?

POLICHINELLE

C'eſt mon chapeau de général!

Octobre 1868.

Delirium tremens

On demande pourquoi tu ris ?
Je le ſais, moi, ſi tu l'ignores,
Pauvre Muſe qui ſur Paris
Agites ces grelots ſonores !

Ah ! devant ce qu'on nous fait voir
(L'eſprit a ſa délicateſſe !)
Il faut rire de déſeſpoir
Et chaſſer la noble Triſteſſe.

Le temps eſt venu, — c'en eſt fait,
Votre règne chez nous commence,
Dieux que l'on adore en effet,
O froid Délire, & toi, Démence !

Dans cet âge, plus ambigu
Que l'Ambigu de Monſieur Faille,
Où le bon ſens eſt exigu,
Je crains déformais qu'il ne faille,

En euſſent-ils la crampe aux reins
Et mille fourmis dans le torſe,
Mettre à tous nos contemporains
Une camiſole de force.

Car le ſens du bien & du mal
Diſparaît, &, comme il s'efface,
L'abſurde eſt notre état normal :
Pile eſt ſynonyme de : Face !

Que dit à préſent le goût ? — VŒ
VICTIS ! — *Et Pleſſy, comme Febvre,*
Montre un bijou, dont Legouvé
Malheureuſement fut l'orfévre.

Voici que d'un air folichon
Clignant ſes petits yeux de braiſe,
L'antique MÈRE GODICHON
Veut évincer LA MARSEILLAISE ;

Une cocotte de gala
Dont les attraits déjà trépaſſent
Dit en lorgnant : « Ces femmes-là ! »
A propos des dames qui paſſent ;

Macaire célèbre Sion
Sur le fiſtre & ſur la viole :
Ailleurs, la Proſtitution
Crie aux paſſants qu'on la viole !

Bobèche, ſur qui reſplendit
L'or des badauds qu'il a ſu traire,
Prend Orphée à part, & lui dit :
« Tu n'es pas aſſez littéraire ! »

Je vois, flambant comme un tiſon,
L'article d'un fier patriote
Ennemi de la trahiſon,
Signé... Judas Iſcariote !

Polichinelle aime Vénus,
Et, comme fils de Caraboſſe,
Donne au divin Antinoüs
Le conſeil de rentrer ſa boſſe ;

Le voleur, tenant des tromblons,
Dit au volé : « Rends-moi ma ſomme ! »
Et le nègre a des cheveux blonds.
J'en pleure & tout ceci m'aſſomme.

Comme le blanc ſe prétend noir,
Et de nos pauvres yeux ſe joue,
— Vérité, briſe ton miroir ! —
J'ai peur, quant à moi, je l'avoue,

Qu'arrêtant le céleſte eſſieu,
Torquemada, monſtre effroyable,
Ne veuille damner le bon Dieu
Et ne canoniſe le diable ;

Que Rothſchild ne meure de faim,
Que le tigre ne fonde en larmes,
Et que Lacenaire à la fin
Ne faſſe arrêter les gendarmes !

Octobre 1868.

Donec gratus...

Et voilà comme de Banville
On copie, en ſe flagellant,
Le vers de campagne & de ville,
Blanc, flamboyant & rutilant.

JULES JANIN, *Journal des Débats.*

LUI

QUAND *tu m'aimais, quand nul Jouvin*
N'entourait de ſes bras ton col ſouple & divin,
Dame CRITIQUE, *en ton commerce*
J'ai vécu radieux comme le ſchah de Perſe.

ELEL

Du temps que pour moi tu ſonnais
La trompe, ſans ſonger à faire des ſonnets,
Non, Diane de Maufrigneuſe
Ne fut pas plus que moi ſuperbe & dédaigneuſe.

LUI

La Nymphe qui pince du luth
*A préſent me ſubjugue & pour moi donne l'*UT !
C'EST MA MAITRESSE, MA LIONNE :
Qu'on ajoute mes jours aux ſiens, je les lui donne !

ELLE

J'en dis autant pour Saint-Victor !
Il eſt pour moi Roland, Amadis, Galaor :
Je voudrais — ce déſir me preſſe ! —
Donner ma part de jours au Watteau de LA PRESSE.

LUI

Mais quoi ! puiſque la foule a ri,
Si je laiſſais enfin les vers à Soulary ?
Si je te refaiſais des phraſes
Où la topaze brille entre les chryſopraſes ?

ELLE

Ah! quoique Paul de Saint-Victor
Soit brillant comme Gaiffe à la crinière d'or,
Et toi plus léger que des bulles
De savon, je vivrais, je mourrais pour toi, — JULES !

Mai 1855.

Études & Croquis

I

Le Musicien

C'était un grand vieillard à chevelure blanche.
Il portait haut ſon front, neigeux comme les fleurs
D'avril; &, plus profonds que ceux des oiſeleurs,
Ses yeux penſifs étaient du bleu de la pervenche.

Sur un violon jaune où ſa tête ſe penche,
Il improviſait, fier, défiant ſes douleurs,
Beau de l'émotion qui ruiſſelait en pleurs
De ſon archet tremblant comme l'eau d'une branche.

Tel par ce rude hiver, pâle & de froid tranſi,
Sur la corde ſonore où frémiſſait ainſi
Tout ce qu'en gémiſſant notre eſpérance nomme,

Diſant les vains efforts, la ſoif du beau, l'amour,
Et toute la bataille effroyable de l'homme,
Il chantait. — Le portier l'a chaſſé de la cour.

TAYLOR INST. OXFORD

II

L'ÉCHAFAUD

Horreur! à l'heure même où du poteau qui bouge
Rajuſtant les étais avec un ſoin jaloux,
Ces êtres, dans le bruit des marteaux & des clous,
Dreſſent ſiniſtrement cette machine rouge;

A l'heure ou de Charonne & du Petit-Montrouge
Viennent ces curieux, bohèmes & filous,
Qui ſe repaiſſent, plus féroces que des loups,
Du feſtin qu'a voulu l'inſatiable gouge;

A l'heure où, devançant le matin hasardeux,
Ils se sont réunis pour ce complot hideux, —
Des mères, sous les yeux de cette même aurore,

Mettent dans cette vie, hélas! pleine de fiel,
De beaux petits enfants sur lesquels brille encore
La majesté de l'Ange & le reflet du Ciel!

III

La Blanchisseuse

Parmi des Nymphes, clair & souriant essaim,
Près du bel Eurotas, où glisse quelque voile,
Déesse, elle eût jadis régné, nue & sans voile,
Laissant le vent mêler ses cheveux à dessein.

Robuste, elle a des bras d'amazone, & son sein
Aigu, son jeune sein brillant comme une étoile
Dessine un point saillant sur la robe de toile
Qui moule de son corps le ferme & pur dessin.

Un vieillard libertin, que ſa grâce émerveille,
Lui murmure des mots ignobles à l'oreille;
Mais, ſans avoir ſouci de ce piteux Lindor

Qui la ſuit & la lorgne avec des airs de ſinge,
Elle va d'un pas libre, & ſur ſes treſſes d'or
Superbes — elle porte un grand paquet de linge.

IV

Le Pompier

Un œil crevé, le front déchiré par les flammes,
Et n'ayant plus qu'un peu de vie en ſon œil blanc,
Ce pompier tout couvert de pouſſière & de ſang
Expirait, mais après avoir ſauvé deux femmes.

O philanthrope ému, tandis que tu déclames,
Une poutre embraſée avait troué ſon flanc.
Pour la première fois ayant quitté ſon rang,
Il s'en allait, tragique & ſeul, où vont les âmes.

Au bord du lit de camp, dans le poſte éveillé
Pour l'accueillir, ſon bras velu traînait, ſouillé
Partout d'un ſang épais & noir comme une lie.

Je voyais près de moi pendre ce bras guerrier,
Et j'y lus : POUR LA VIE, AMOUR A ROSALIE,
Inſcrit en roſe dans un rameau de laurier.

Juillet 1868.

Feuilleton de théâtre

I

Hier, — doux remède à nos maux ! —
Thalie, ivre & fuyant la prose,
Chez le poëte des EMAUX
Avait planté sa tente rose.

Le Caprice, qu'il a chanté,
Riait, sylphe au léger costume,
Coiffé du tricorne enchanté,
Et caressait Pierrot posthume.

Rayée en façon de ſatin,
Une ſalle en toile, folâtre
Comme un habit de Mezzetin,
Enfermait le petit théâtre.

D'ailleurs, un luxe oriental,
Pour la muſe qu'on diviniſe,
Mirait un luſtre de criſtal
Dans un beau miroir de Veniſe.

S'il faut vous dire quels témoins
Encombraient ce frêle édifice,
L'aſſemblée était certes moins
Nombreuſe qu'au feu d'artifice.

Élégante comme il convient
Pour écouter la Poéſie
Quand ce bel Ange nous revient,
Elle était illuſtre & choiſie.

Tant de beaux yeux, couleur des ſoirs
Ou de l'or pur ou des pervenches,
Faiſaient paſſer les habits noirs
Maſqués par des épaules blanches.

La Littérature y comptait,
L'ancienne auſſi bien que la neuve,
Si bien que Dumas fils était
Aſſis auprès de Sainte-Beuve.

II

En dépit d'un ſiècle traînard,
On avait omis la Muſique,
Par la raiſon que c'eſt un art
Trop matériel & phyſique.

Devant l'or ſacré d'Apollon
Que devient cette pâle étoile?
Donc ce fut ſans nul violon
Que l'on vit ſe lever la toile.

Les décors malins & vermeils
Étaient de Puvis de Chavannes :
Pour en rencontrer de pareils
On irait bien plus loin que Vannes !

La Fantaiſie & la Raiſon
S'y battaient de façon hautaine,
Et j'admirai que la maiſon
Fût moins grande que la fontaine.

J'aime ce mur d'un ſi haut goût
Où ce grand pot de fleurs flamboie!
Mais ce que je préfère à tout
Et ce qui m'a comblé de joie,

C'eſt l'enſeigne du rôtiſſeur,
Qui ne mérite aucun reproche :
Un Saint-Laurent plein de douceur
Achevant de cuire à la broche.

Pour les pièces, on les connaît :
C'eſt la Muſe parant la Farce
De cent perles où le jour naît,
Couronne ſur ſa tête éparſe ;

C'eſt la débauche du Rimeur,
Qui, le front careſſé d'un lierre,
Avec la Nymphe en belle humeur
S'enivre du vin de Molière.

Jamais chaſſeur en ſes liens
N'a mieux pris la rime galante!
Mais parlons des comédiens :
Ma foi! la troupe eſt excellente.

III

Malgré le CHACUN SON MÉTIER,
La critique ici ne peut mordre,
Puiſque Théophile Gautier
Eſt un acteur de premier ordre.

Quoi! direz-vous. — Oui, c'eſt ainſi.
On a beau porter une lyre,
Il paraît que l'on peut auſſi,
Faiſant des vers, ſavoir les dire

Comme il a bien peur des filous!
Oh! la réplique alerte & vive!
Les bons airs de tuteur jaloux!
La bonne bêtiſe naïve!

Les directeurs — allez-y voir! —
N'ont rien qui vaille, dans leurs bouges,
Ce fier Géronte en pourpoint noir,
En bonnet rouge, en manches rouges.

Quant à Pierrot, blanc comme un lys
Et sérieux comme un augure,
Il empruntait de Gautier fils
Une très-aimable figure.

Mais vous, Colombine, Arlequin,
Inez, Marinette, Valère,
Taille fine, frais casaquin,
Amour, esprit, gaîté, colère,

Que dire de vos yeux mutins,
De la fleur sur vos fronts éclose,
De vos petits pieds enfantins,
De vos chastes lèvres de rose?

O jeunesse! ô pourpre du sang!
Jamais ni Béjart ni de Brie
Avec un front suave et blanc
N'eurent la bouche plus fleurie.

Pour finir, louer RODOLFO
N'eſt pas une choſe commode,
Et j'aurais beſoin que Sappho
Me prêtât ſon grand rhythme d'ode.

Il eſt flûté comme un hautbois,
Brillant comme une faux dans l'herbe,
Et ſon geſte a l'air d'être en bois :
Il eſt terrible, il eſt ſuperbe.

Je le vois, hélas! j'aurais dû,
Moi qui veux la blancheur aux merles,
A travers ce compte-rendu
Semer les rubis & les perles.

Qu'il eſt pâle, mon feuilleton
Pour cette fête ſans ſeconde! —
Mais je ſuis comme fut, dit-on,
La plus belle fille du monde.

1er Septembre 1863.

Conſeils à un Écolier

Charles-Quint, dans un fier poëme,
Louait comme excellent collier
Les deux bras de celle qu'on aime;
Il avait raiſon, Écolier.

Puiſqu'Avril a chaſſé les neiges,
Parlons d'amour, tandis qu'au bal
Ce Printemps mène ſes cortéges,
Car rien n'eſt plus original.

Au Luxembourg, qu'ils réjouiſſent,
Les oiſelets pour matelas
Prennent les arbres qui fleuriſſent,
Les marronniers & les lilas;

Et nos âmes ſe ſont ouvertes
A l'heure où brillent, voyez-les,
Au beau milieu des feuilles vertes,
Les jolis thyrſes violets.

Heureux celui qui, ſans pareſſe,
L'œil clair & les cheveux flottants,
Dit ces mots ſi doux : « Ma maîtreſſe, »
Avec des lèvres de vingt ans !

Ces jours-ci, (je ſuis à cent lieues
De prétendre qu'il fait trop chaud,)
Comme un ſein ferme aux veines bleues
Sort galamment de ſon cachot !

Et, quoi que rabâche la Proſe
En ſa juſte ſévérité,
Ces lys blancs, ce bouton de roſe
Sont l'éternelle vérité.

Écolier, ſi je te devine,
Si cet Avril rit dans ton ſang,
Admire une jambe divine
Quand s'écarte le peignoir blanc;

Dis lanlaire à l'Académie
Où ſommeille un art ingénu,
Demeure aux genoux de ta mie,
Et baiſe longtemps ſon pied nu.

Bois auſſi : le Vin eſt féerique!
Ronſard, le grand aïeul divin,
S'écriait d'un beau ton lyrique :
« EN CES ROSES VERSONS CE VIN. »

Quand le ciel, de façon narquoiſe,
Pour échauffer l'homme tranſi,
Brillait en habit de turquoiſe,
Comme il a fait tous ces jours-ci,

Le rimeur bon & léger d'âme
Buvait le meilleur du cellier
En rimant des vers pour ſa dame :
Il avait raiſon, Écolier.

Avril 1864.

A la Jeuneſſe

Prologue pour La Vie de Bohème

Au théâtre de l'Odéon

Meſdames & meſſieurs, nous vous donnons La Vie De Bohème, *une pièce où le rire & les pleurs*
Se mêlent, comme aux champs, où notre âme eſt ravie,
Les larmes du matin brillent parmi les fleurs.

Pour dire ce refrain des amours éternelles,
Deux amis, ô douleur ! ſéparés aujourd'hui,
Naguères uniſſaient leurs deux voix fraternelles :
Puiſque l'un d'eux s'eſt tû, ne parlons que de lui.

Murger, *eſprit ailé, poëte ivre d'aurore,*
Pour Muſe eut cette ſœur divine du Printemps
La Jeuneſſe, pour qui les roſes vont éclore,
Et pour deviſe il eut ces mots ſacrés : Vingt ans !

C'eſt pourquoi, tout heureux de ſe regarder vivre,
Toujours les jeunes cœurs de vingt ans aimeront
Ces filles du matin qui paſſent dans ſon livre
Et meurent ſans avoir de rides ſur leur front.

Qui ne les adora, ces fleurs de ſon poëme?
Qui de nous, qui de nous, ô rêveuse Mimi
Enamourée encor ſous le friſſon ſuprême,
N'a dans un rêve ardent baiſé ton front blêmi?

Et toi, Muſette, reine inſoucieuse & folle,
Qui n'a cherché tes yeux, qui n'a redit ton nom?
Qui ſur ta lèvre ouverte au vent, roſe corolle,
Ne retrouve à la fois Juliette & Manon?

Oui, tant qu'un vin pourpré frémira dans nos verres,
Ces fillettes vivront, couple frais & vermeil.
Pourquoi? C'eſt qu'elles ont l'âge des primevères
Et l'actualité du rayon de ſoleil.

Le livre un ſoir devint une pièce applaudie
Et même fit fureur autant qu'un opéra.
Le miracle nouveau de cette comédie
Ce fut qu'en l'entendant l'on rit & l'on pleura.

On s'étonnait ſurtout qu'en des ſcènes rapides
L'eſprit, verſant la joie & l'éblouiſſement
Avec ſon carillon de notes d'or ſplendides,
Pût laiſſer tant de place à l'attendriſſement.

Puis l'œuvre, que le temps jaloux n'a pas meurtrie,
De théâtre en théâtre a ſuivi ſon deſtin,
Mais elle trouve enfin ſa réelle patrie
En abordant ce ſoir au vieux pays latin!

O vous en qui ſourit l'avenir de la France!
O jeunes gens, MURGER *calme, vaillant & doux*
Nous verſait en pleurant le vin de l'eſpérance :
Où ſerait-il compris ſi ce n'eſt parmi vous?

Il fut des vôtres, car il eut le fier délire
Du noble dévoûment & des belles chanſons,
Et je devine bien que vous allez lui dire :
Reſte avec nous. C'eſt bien. Nous te reconnaiſſons.

Il fut de votre race, ô nation choiſie!
Il ſe donnait à vous, qui, malgré les moqueurs,
Ne déſerterez pas la ſainte Poéſie,
Et dont la ſoif de l'or n'a pas ſéché les cœurs!

Comme ſa comédie, où voilé de triſteſſe,
Murmure ſous les cieux le rire aérien,
Eſt à vous, bataillon ſacré de la jeuneſſe,
Nous vous la rapportons. Reprenez votre bien!

Le poëte penſif qui vous donne La Vie
De Bohème, *adora dans ſes rêves d'azur*
La gloire, cette amante ardemment pourſuivie,
Et toujours ſe garda pour elle honnête & pur.

Ses héros ſont parfois mal avec la fortune :
Vous les voyez ſoupant au milieu des hivers
D'un ſonnet romantique ou bien d'un clair de lune,
Mais fidèles, mais vrais, mais indomptés, mais fiers!

Leurs châteaux éclatants, faits d'un rêve féerique,
N'ont encore été vus par nul hiſtorien,
Et ſont bâtis dans une Eſpagne chimérique,
Mais enferment l'honneur, ſans lequel tout n'eſt rien!

Vous recevrez chez vous ces hôtes en lieſſe,
Comme des voyageurs qui parlent d'un ami.
Oui, vous applaudirez & l'eſprit de la pièce
Et votre doux Murger, *à préſent endormi !*

Et vos regrets amers pour ce jeune poëte
Emporté loin de nous par un vent meurtrier
A ſa lyre à préſent détendue & muette
Ne refuſeront pas quelques brins de laurier!

Car vous êtes de ceux dont la pitié profonde
Garde les verts rameaux qui croiſſent ſous le ciel
Pour les penſeurs trop vite exilés de ce monde
Et pour ce que les morts nous laiſſent d'immortel!

30 décembre 1865.

Chez Bignon

Églogue

ROSE, ROSETTE, PALÉMON

Prends ta flûte légère, ô muſe de Sicile!
On voyait là Finette, Héloïſe, Lucile :
Nous ſoupions au ſortir du bal. Quelques gandins,
Portant des favoris découpés en jardins,
Faiſaient aſſaut d'eſprit avec des femmes rouſſes.
Deux dominos pourtant, dont les allures douces
Nous ravirent, causaient poéſie à l'écart;
Et rien qu'en tranſcrivant, à ſept heures & quart,
Leurs propos familiers d'hétaïres en vogue,
Un poëte eſſaya cette ébauche d'églogue.

ROSE.

Oui, tu dis bien, oui, Scholl eſt vraiment l'Amadis
De la littérature aimable, — mais tandis
Que perdant ſa chaleur aux ſoleils d'or volée,
Ce Cliquot rafraîchit dans la glace pilée
Qu'à ſes pieds le garçon naguère amoncelait,
Roſette, mon cher cœur, parlons de Monſelet.

ROSETTE.

Monſelet eſt joli. Comme une vague aurore,
Son viſage eſt vermeil & de fleurs ſe décore.
Je vois ſa lèvre en feu dans le vin que je bois.
Quand il était petit, les roſes dans le bois
Cachaient, en le voyant, leur aiguillon farouche,
Et les abeilles d'or voltigeaient ſur ſa bouche.

ROSE.

Et quel eſprit charmant! Comme il frappe d'eſtoc
Et de taille! Et pour la gaîté, c'eſt Paul de Kock.

ROSETTE.

Paul de Kock, en effet, mais avec plus de ſtyle.
On entre à ſon caveau par un blanc périſtyle.

ROSE.

Watteau, peintre du beau, que ſon temps violait,
Eût fait de lui ſans doute un abbé violet
Épris de Colombine, & dans la nuit avare
Éveillant doucement l'âme d'une guitare.

ROSETTE.

Les Grâces le ſont vivre & l'ont accrédité.
Dans ſa proſe on les voit, cachant leur nudité
Et leurs bras blancs pareils à des anſes d'amphores,
Sous des bouquets riants de fraîches métaphores!

ROSE.

Rire, charmer, pleurer parfois, c'eſt ſon deſtin.

ROSETTE.

Qu'il eſt ingénieux & fou dans un feſtin!

ROSE.

Roſette, il faut le voir, quand faiſant leur entrée,
Les truffes ont couvert la volaille éventrée.

ROSETTE.

Et quand le Romanée a mis ſur le mur blanc
Son reflet écarlate & ſa lueur de ſang!

ROSE.

Il n'eſt pas de printemps, mon cœur, ſans violette;
Sans les clairs diamants, il n'eſt pas de toilette,
Comme ſans Monſelet, chanteur aérien,
Un dîner, même chaud, ne valut jamais rien.

ROSETTE.

Il a fait des romans que s'arrachaient les dames,
Et ſes plus longs récits étaient d'un charmeur d'âmes!
Alors la châtelaine, errante au fond du val,
L'emportait ſous ſon châle, ainſi que Paul Féval.

ROSE.

Mais à préſent il eſt cygne parmi les cygnes.

ROSETTE.

A préſent il ſait faire un chef-d'œuvre en cent lignes.

ROSE.

Que j'en ai vu mourir, non pas mille, mais cent
Mille, mais deux cent mille, avec Villemeſſant,
De ces ténors! Mais, ſeul, Monſelet a l'ut dièze.

ROSETTE.

Quand il écrit, l'Europe entière en eſt bien aiſe,
Et, comme s'ils tombaient de l'outre de Sancho,
Les vins les plus pompeux coulent chez Dinochau.

ROSE.

Parfois le FIGARO *plane moins que Pindare*
Sur l'éther, mais on croit écouter la fanfare
De l'alouette, unie au chant de doña Sol,
Les jours où Monſelet s'y rencontre avec Scholl!

ROSETTE.

FIGARO, — *trop ſouvent écrit pour les dentiſtes,* —
Eſt charmant quand il a ces deux inſtrumentiſtes.

ROSE.

Alors c'eſt un oiſeau qui mêle ſur ſon flanc
L'émeraude & l'azur.

ROSETTE.

C'eſt le roſe & le blanc
Uniſſant leurs ſplendeurs pour une apothéoſe.

ROSE.

Scholl aime mieux le blanc.

ROSETTE.

Et Monſelet le roſe.

ROSE.

Qui ſait parler ſes vers comme toi, Monſelet!

ROSETTE.

Qui mieux que lui, ma ſœur, chante un petit couplet?

ROSE.

Jamais, lorſqu'il le dit, un mot léger n'offuſque,
Et j'aime éperdument ſon ESPION ÉTRUSQUE.

ROSETTE.

Il le conte ſi bien qu'on voit le champion
S'eſcrimer dans la nuit contre cet — eſpion.

ROSE.

J'aime ſon feuilleton. Comme il voit bien les pièces!

ROSETTE.

Les contes qu'il en fait enchantent mes deux nièces.

ROSE.

Ses caprices railleurs valent ceux de Goya.

ROSETTE.

Même Buloz un jour grâce à lui s'égaya!

ROSE.

MONSIEUR DE CUPIDON, *roué qui nous défie,*
C'était là de la bonne autobiographie;
C'eſt l'auteur qui, jetant ſa tunique de lin,
Exécute ce rôle en habit zinzolin!

ROSETTE.

Lorſque l'Amour, perçant les cœurs par ribambelles,
Bat les forêts de Cypre & fait la chaſſe aux belles,
C'eſt lui qui, ſur ſon cor, vient ſonner l'hallali.
Si Gaiffe eſt toujours beau, Monſelet eſt joli.

ROSE.

Monſelet eſt joli, cela je te l'accorde.
Comme un Américain voltigeant ſur la corde
Tout vêtu de ſoleil & d'écailles d'argent,
Il jette à l'azur même un regard indulgent!

ROSETTE.

On peut aimer un pître, un notaire, un Oſage.
Tel s'éprend d'une femme au gracieux viſage
Rencontrée au Bréſil ou dans Piccadilly :
Avant tout, à mes yeux, Monſelet eſt joli.

PALÉMON.

Enfants, vous parlez bien; mais qui pourrait tout dire?
Laiſſe là ton crayon, toi, rimeur en délire;
Buvons, & ne perds pas tous ces inſtants ſi courts
A ſténographier mot à mot les diſcours
De ces buveuſes d'or à la fauve crinière.
Elles cauſaient de choſe & d'autre à la manière
Des bergers de Sicile eſſayant leurs pipeaux,
Et n'avaient pas tenu ces frivoles propos
Littéraires, afin que tu les écriviſſes. —
Mais voici le champagne avec les écreviſſes!

Mars 1862.

Marie Garcia

Ses yeux charmants ſont clos dans un calme ſommeil.
Naguère, hélas! riant au gai zéphyr, qui touche
Une treſſe & frémit ſur le bord de la couche,
Ses dents de lys avaient comme un reflet vermeil.

Lorſque le vers ailé, gracieux & pareil
A quelque chant d'oiſeau, murmurait ſur ſa bouche,
Sa lèvre rougiſſait, délicate & farouche,
Comme un beau fruit ſanglant baiſé par le ſoleil.

Oh! ſon col héroïque à la ligne ſi pure!
Oh! comme ſes ſourcils fiers & ſa chevelure
Débordante allaient bien à ſa chaude pâleur!

Elle brillait ainſi, folle, timide, heureuſe,
Et dans ſes yeux charmés par l'eſpérance en fleur,
Comme en un lac dormant flottait l'ombre amoureuſe.

Août 1864.

L'Apothéose de Ronſard

Prince des Poëtes français

O mon Ronſard, ô maître
Victorieux du mètre,
O ſublime échanſon
De la chanſon!

Divin porteur de lyre,
Que voulurent élire
Pour goûter leurs douceurs
Les chaſtes Sœurs!

Toi qui, nouveau Pindare,
De l'art ſavant & rare
De Phœbus Cynthien
Faiſant le tien,

A l'ivreſſe phyſique
De la folle muſique
Sagement as mêlé
Le rhythme ailé!

Père! que ma louange
Te célèbre & te venge,
Et, comme vers mon Roi,
Monte vers toi!

Mais que dis-je? l'Envie
Qui déchira ta vie
Ne mord plus de bon cœur
Ton pied vainqueur,

Et, nette de ſouillure,
Ta belle gloire pure
Va d'un nouvel eſſor
Aux aſtres d'or.

Ton nom deux fois illuſtre
A retrouvé ſon luſtre,
Comme il l'avait jadis
Au temps des lys,

Et toi, dans l'aube rose
De ton apothéose,
Tu marches, l'œil en feu,
Ainsi qu'un dieu.

Tenant ton luth d'ivoire,
Près d'une douce Loire
A la berceuse voix,
Je te révois

Dans un jardin féerique,
Où le troupeau lyrique
Enchante de tes vers
Les bosquets verts.

Là Du Bellay t'honore,
Et je retrouve encore
Près de cette belle eau
Remy Belleau

Et Pontus & Jodelle
Et Dorat, ton fidèle,
Et ce chanteur naïf
Le vieux Baïf.

Avec eux, ces Déeſſes,
Les hautaines Princeſſes
Du ſang pur des Valois,
Suivent tes lois

Et ſervent ton Hélène
A la ſuave haleine,
De qui la lèvre leur
Semble une fleur,

Et Caſſandre, & Marie
Qui, rêveuſe, marie
La roſe dans ſa main
Au blanc jaſmin.

Mais Vénus parmi l'herbe
Eſt auſſi là, ſuperbe;
Les fleurs, pour la parer,
Laiſſent errer

Leurs ombres ſur ſa joue;
Quelques fois elle joue
Avec l'arc triomphant
De ſon enfant.

Et les ſaintes pucelles,
Qui mêlent d'étincelles
Et de feux adorés
Leurs crins dorés,

Levant leurs bras d'albâtre,
Vous ſuivent, chœur folâtre
De votre voix épris,
Dans ces pourpris.

Mais voici que tu chantes!
Et tes ſtrophes touchantes
Déroulent leurs accords
Divins : alors,

Ronſard, tout fait ſilence:
La fleur qui ſe balance,
Le ruiſſeau clair, l'oiſeau
Et le roſeau;

Dans les cieux qui te fêtent
Les étoiles s'arrêtent
Et ſuſpendent les airs
De leurs concerts;

On n'entend que ton Ode,
Qu'après toi, dans le mode
Ancien, le chœur ravi
Chante à l'envi,

Et chacun s'en récrée,
Hélène, Cythérée,
Déesses de la cour,
Enfant Amour,

Muses aux belles bouches;
Et les astres farouches
Restent silencieux
Au front des cieux.

Avril 1868.

A Claudius Popelin

Peintre & Poëte

Oui, Claudius, parmi nos foules foucieuſes,
Ta Muſe, autrefois chère à des âges meilleurs,
Évoque doublement le ſouvenir des fleurs
Qui chantent pour nos yeux, notes ſilencieuſes.

Car elle ſait emplir d'âmes délicieuſes
Les rhythmes careſſants, divins comme nos pleurs,
Et, dans le riche émail, donner à ſes couleurs
Le reſplendiſſement des pierres précieuſes.

Je l'aime, cette Nymphe à la charmante voix
Qui ſème l'écarlate & l'azur ſous ſes doigts;
Et, puiſque tu le veux, Ouvrier qu'elle adore,

Sur ſon front, dont l'éclat royal ſait marier
Des lys de neige avec des flamboiements d'aurore,
J'attacherai moi-même un rameau de laurier.

Février 1869.

La Satyreſſe

A Léopold Flameng

Ce n'eſt pas dans une maiſon
Qu'elle endort tes joyeuses fièvres,
Printemps charmeur, quand tu nous ſèvres
Du lait amer de la Raiſon;

Mais par les prés en floraiſon
Elle a ſa double flûte aux lèvres!
Indocile comme les chèvres,
Elle s'aſſied dans le gazon,

Et jeune, folâtre, ingénue,
Offrant ſa belle gorge nue
Au zéphyr de ces lieux déſerts,

La Satyreſſe aux yeux fantaſques
Fait danſer, en jouant des airs,
Une troupe de petits maſques.

Mars 1869.

Promenade galante

A Edmond Morin

Dans le parc au noble deſſin
Où s'égarent les Cydalises
Parmi les fontaines ſurpriſes
Dans le marbre du clair baſſin,

Iris, que ſuit un jeune eſſaim,
Philis, Églé, nymphes épriſes,
Avec leurs plumes indéciſes,
En manteau court, montrant leur ſein,

Lycaſte, Myrtil & Sylvandre
Vont, parmi la verdure tendre,
Vers les grands feuillages dormants.

Ils errent dans le matin blême,
Tous vêtus de ſatin, charmants
Et triſtes comme l'Amour même.

Octobre 1868.

Au Pays latin

O terre aventureuſe
Où vit la fête heureuſe
Du beau rire argentin,
Pays latin !

Dans Paris qui ſe blaſe,
Seul, pays de l'extaſe,
Tu gardes ta ſaveur
Pour le rêveur.

Tu n'as pas, dans un antre,
Des bourſiers au gros ventre
Courtiſant des Laïs
Jaune maïs;

Tu n'as pas, faiſant halte
Sur le bord de l'aſphalte,
Des troupeaux de Phrynés
Enfarinés;

Tu n'as pas, comme Aſnières,
Des lions ſans crinières,
Buvant à ciel ouvert
Le poiſon vert;

Mais tu vis, mais tu penſes!
Tu ſonges, tu dépenſes
Tes jours dans un charmant
Enchantement!

Tu dis qu'en tes demeures
Le jour n'a pas trop d'heures
Pour la penſée & pour
L'immenſe amour.

La jeuneſſe eſt ta grâce:
Tu chéris, comme Horace,
La flamme du vin vieux
Et des beaux yeux.

Toutes les belles choſes,
Les poëmes, les roſes
Charment ton peuple, épris
Des grands eſprits,

Et jamais il ne ceſſe
D'adorer la déeſſe
Liberté, dont l'œil fier
Lance un éclair.

Aime, travaille, ô terre
Jeune, fidèle, auſtère :
L'avenir, ce témoin,
N'eſt pas ſi loin !

Terre aux ardentes ſèves,
Tu feras de tes rêves,
Pour les déſhérités,
Des vérités !

Mais juſque-là conſerve
Tes beaux eſpoirs, ta verve
Et ta ſoif d'infini,
O coin béni !

Nul mieux que toi n'aſpire
Le radieux ſourire
Et le regard vermeil
Du grand ſoleil;

Ton parc entouré d'ombre,
C'eſt ce Luxembourg ſombre
Plein d'oiſeaux querelleurs
Et plein de fleurs;

Tes poëtes, divine
Race, qui te devine
Et qui lit dans ton cœur
Tendre & moqueur,

C'eſt Hugo ſolitaire,
Dont la plainte fait taire
Les ſanglots arrogants
Des ouragans;

C'eſt Leconte de Liſle,
Qui ſe ſouvient de l'île
Où fut nourri de miel
Un roi du ciel;

C'eſt Barbier, dont l'Iambe
En l'air éclate & flambe,
C'eſt Muſſet iſolé
Et déſolé ;

C'eſt Charles Baudelaire,
Dédaigneux du ſalaire,
Que le ſombre Oiseleur
Prit en ſa fleur,

Mais dont enfin la Gloire,
Ouvrant ſa tombe noire,
Après un long affront
Baiſe le front !

Tes femmes, douces fées
De leurs cheveux coiffées,
Sans joyaux ni ſatin,
Pays latin,

Et riant, chœur folâtre,
Du troupeau qui ſe plâtre
Et ſe met du blanc gras
Pour des ingrats,

Montrent, dans leur délire,
Les blanches dents du rire
Et les lys éclatants
De leurs vingt ans!

Ris dans la triſte ville,
Cher & ſuprême aſile
Des fécondes leçons,
Nid de chanſons!

Toi ſeul, avril en fête,
Héraut, lutteur, poëte,
En ce temps envieux
Tu n'es pas vieux!

En vain, des ſots — qu'importe! —
Diſent: « La France eſt morte
Pour le divin combat. »
Non, ſon cœur bat!

Tandis que ces eunuques,
En leurs fureurs caduques,
Voudraient murer le beau
Sous un tombeau,

Garde tes ſaintes fièvres
Au cœur, & ſur tes lèvres
Ces mots : Justice, jour,
Progrès, amour !

Avril 1868.

A Albert Glatigny, comédien

Pauvre Comédien, pourvu que tu le veuilles,
Autour de Rosalinde errant avec douceur,
Un peuple enchanté, loin du pâle régisseur,
T'apparaît sous les verts abris où tu l'accueilles.

L'aube rose a pleuré sur les fleurs que tu cueilles.
Fou de satin vêtu, Cydalise est ta sœur,
Et, toujours sous la nue errant comme un chasseur,
Tu portes sur ton front doré l'ombre des feuilles.

Le ruiſſeau, qui te parle en un beau rhythme ancien,
Lorſque tu paſſes, dit : C'eſt un muſicien,
Et, comme au roſſignol, t'adreſſe des murmures.

Et, livrant au vent, près de la ſource où tu bois,
Sa joue en fleur, que ſouille encor le ſang des mûres,
La nymphe Thalia te parle dans les bois.

Mars 1869.

L'Aube Romantique

A Charles Affelineau

MIL HUIT CENT TRENTE! *Aurore*
Qui m'éblouis encore,
Promesse du destin,
Riant matin!

Aube où le soleil plonge!
Quelquefois un beau songe
Me rend l'éclat vermeil
De ton réveil.

Jetant ta pourpre rose
En notre ciel morose,
Tu parais, & la nuit
Soudain s'enfuit.

La nymphe Poé e
Aux cheveux d'ambroiſie
Avec ſon art ſubtil
Revient d'exil;

L'Ode chante, le Drame
Ourdit ſa riche trame;
L'harmonieux Sonnet
Déjà renaît.

Ici rugit Shakſpere,
Là Pétrarque ſoupire;
Horace bon garçon
Dit ſa chanſon,

Et Ronſard ſon poëme,
Et l'on retrouve même
L'art farouche & naïf
Du vieux Baïf.

Tout joyeux, du Cocyte
Rabelais reſſuſcite,
Pour donner au roman
Un talisman,

Et l'amoureuſe fièvre
Qui rougit notre lèvre
Défend même au journal
D'être banal !

La grande Architecture,
Prière ſainte & pure
De l'art matériel,
Regarde au ciel ;

La Sculpture modèle
Des ſaints au cœur fidèle
Pareils aux lys vêtus
De leurs vertus,

Et la Muſique emporte
Notre âme par la porte
Des chants délicieux
Au fond des cieux.

O grand combat ſublime
Du Luth & de la Rime !
Renouveau triomphal
De l'Idéal !

Hugo, ſombre, dédie
Sa morne tragédie
Aux grands cœurs déſolés,
Aux exilés,

A la ſouffrance, au rêve.
Il embraſſe, il relève,
Et Marion, hélas !
Et toi Ruy-Blas.

Et déjà, comme exemple,
David, qui le contemple,
Met ſur ſon front guerrier
Le noir laurier.

George Sand ouvre l'âme
Tremblante de la femme;
Muſſet, beau cygne errant,
Chante en pleurant;

Balzac, ſuperbe, mène
La Comédie Humaine
Et nous fait voir à nu
L'homme ingénu;

Pour le luth Sainte-Beuve
Trouve une corde neuve ;
Barbier lance en grondant
L'Iambe ardent ;

La plainte de Valmore
Pleure & s'exhale encore
En ſanglots plus amers
Que ceux des mers,

Et, ſur un mont ſauvage,
L'art jaloux donne au ſage
Théophile Gautier
Le monde entier

En ces beaux jours de jeune,
Karr a plus d'amour jeune
Qu'un vieux Rothſchild penſif
N'a d'or maſſif.

De ſa voix attendrie
Gérard dit la féerie
Et le ſonge riant
De l'Orient ;

Les Deſchamps, voix jumelles,
Chantent : l'un a des ailes,
L'autre parle à l'écho
De Roméo.

Frédérick ploie & mène
En tyran Melpomène
Et la grande Dorval
L'a pour rival;

Berlioz, qui nous étonne,
Avec l'orage tonne,
Et parle dans l'éclair
A Meyerbeer;

Préault, d'un doigt fantaſque,
Fait trembler ſur un maſque
L'immortelle pâleur
De la Douleur,

Tandis qu'à chaque livre
Johannot, d'amour ivre,
Prête un rêve nouveau
De ſon cerveau.

Pour Boulanger qui l'aime,
Facile, & venant même
Baiſer au front Nanteuil
Dans ſon fauteuil,

La Peinture en extaſe
Donne la chryſopraſe
Et le rubis des rois
A Delacroix.

Daumier trouve l'étrange
Crayon de Michel-Ange
— Noble vol impuni! —
Et Gavarni

Suit en amant la trace
De l'amoureuſe Grâce
Qu'à l'Eſprit maria
Dévéria!

Mais hélas! où m'emporte
Le ſonge? Elle eſt bien morte
L'époque où nous voyions
Tant de rayons!

Où ſont-ils? les poëtes
Qui nous faiſaient des fêtes,
Ces vaillants, ces grands cœurs,
Tous ces vainqueurs,

Ces ſoldats, ces apôtres?
Les uns ſont morts. Les autres,
Du repos envieux,
Sont déjà vieux.

Leur hiſtoire ſi grande
N'eſt plus qu'une légende
Qu'autour du foyer noir
On dit le ſoir,

Et ce collier illuſtre
Qu'à préſent touche un ruſtre,
Sème ſes grains épars
De toutes parts.

Hamlet qu'on abandonne
Eſt ſeul & ſans couronne
Même dans Elſeneur :
Adieu l'honneur

De l'âge romantique,
Mais de la chaîne antique
Garde-nous chaque anneau,
ASSELINEAU!

Comme le vieil Homère
Savamment énumère
Les princes, les vaſſaux
Et leurs vaiſſeaux,

Redis-nous cette guerre!
Les livres faits naguère
Selon le rituel
De Renduel,

Fais-les voir à la file!
Juſqu'au Bibliophile
Montrant page & bourrel,
Juſqu'à Borel;

Car tu ſais leur hiſtoire
Si bien, que ta mémoire
N'a pas même failli
Pour Laſſailly.

Donc, toi que je compare
Au Héraut, qui répare
Le beau renom des vers
Par l'univers,

Dis-nous MIL HUIT CENT TRENTE,
Époque fulgurante,
Ses luttes, ſes ardeurs
Et les ſplendeurs

De cette apocalypſe,
Que maintenant éclipſe
Le puiſſant coryza
De Théréſa!

Car il eſt beau de dire
A notre âge en délire
Courbé ſur des écus :
« Gloire aux vaincus! »

Envahi par le lierre,
Le château pierre à pierre
Tombe & s'écroule; mais
Rien n'a jamais

Dompté le fanatiſme
Du bon vieux Romantiſme,
De ce titan du Rhin
Au cœur d'airain.

21 Juillet 1866.

Table

	Pages.
A Pierre Véron	v
La Lyre dans les bois	1
La Pauvreté de Rothſchild	8
Courbet, ſeconde manière	12
Molière chez Sardou	16
Paris nouveau	20
Soyons carrés	25
A la Biche empaillée	31
A Vol d'Oiſeau	36
Le Thiers-parti	40
Pièces Féeries	44

Pages.

Chez Monſeigneur.. 48
Inventaire..... 54
Le Siècle à aiguille..... 59
Triſteſſe de Darimon..... 63
L'Œil crevé..... 67
Démolitions..... 71
La Criminelle. A Louis Jourdan. 75
Maſques & Dominos..... 81
Le Petit-Crevé..... 90
Le Lion amoureux..... 94
Satan en colère..... 98
Pénélope & Phryné. A Charles Marchal..... 102
Leroy s'amuſe..... 107
Et Tartuffe?..... 112
La Balle exploſible..... 116
Embelliſſements..... 120
Le Budget..... 124
Triolets... 128
La Mitrailleuſe..... 133
Périphraſes..... 138
Trop de cigarettes... 142
Chez Guignol... 145
Un chant national, s'il vous plaît. 151

Pages.

Madame Polichinelle..... 155

Delirium tremens..... 160

Donec gratus..... 164

Études & Croquis..... 167

Feuilleton de théâtre..... 172

Conſeils à un Écolier..... 179

A la Jeuneſſe..... 182

Chez Bignon..... 187

Mârie Garcia..... 195

L'Apothéoſe de Ronſard, prince des Poëtes français.. . 197

A Claudius Popelin, Peintre & Poëte..... 203

La Satyreſſe. A Léopold Flameng..... 205

Promenade galante. A Edmond Morin. 207

Au Pays latin..... 209

A Albert Glatigny, comédien..... 216

L'Aube Romantique. A Charles Aſſelineau..... 218

Librairie d'ALPHONSE LEMERRE, 47, passage Choiseul

Pour paraître successivement :

ÉTUDES LYRIQUES

PAR

THÉODORE DE BANVILLE

LES EXILÉS
PREMIÈRES ODES FUNAMLULESQUES.
NOUVELLES ODES FUNAMBULESQUES.
LES STALACTITES.
ODELETTES.
TRENTE-SIX BALLADES JOYEUSES (inédit.)
PARIS ET LE NOUVEAU LOUVRE.
LES CARIATIDES, en quatre livres.

(Le Livre Quatrième contenant *Le Sang de la Coupe* & *La Malédiction de Vénus* est le Livre Sixième des *Poésies Complètes*, édition Poulet-Malassis, 1854.)

Imprimerie L. Toinon & Cᵉ, à Saint-Germain.

61 23274

THÉODORE DE BANVILLE

ÉTUDES LYRIQUES

NOUVELLES ODES FUNAMBULESQUES

25

Vet. Fr. III. B. 1831

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

PASSAGE CHOISEUL, 47

M. DCCC. LXIX